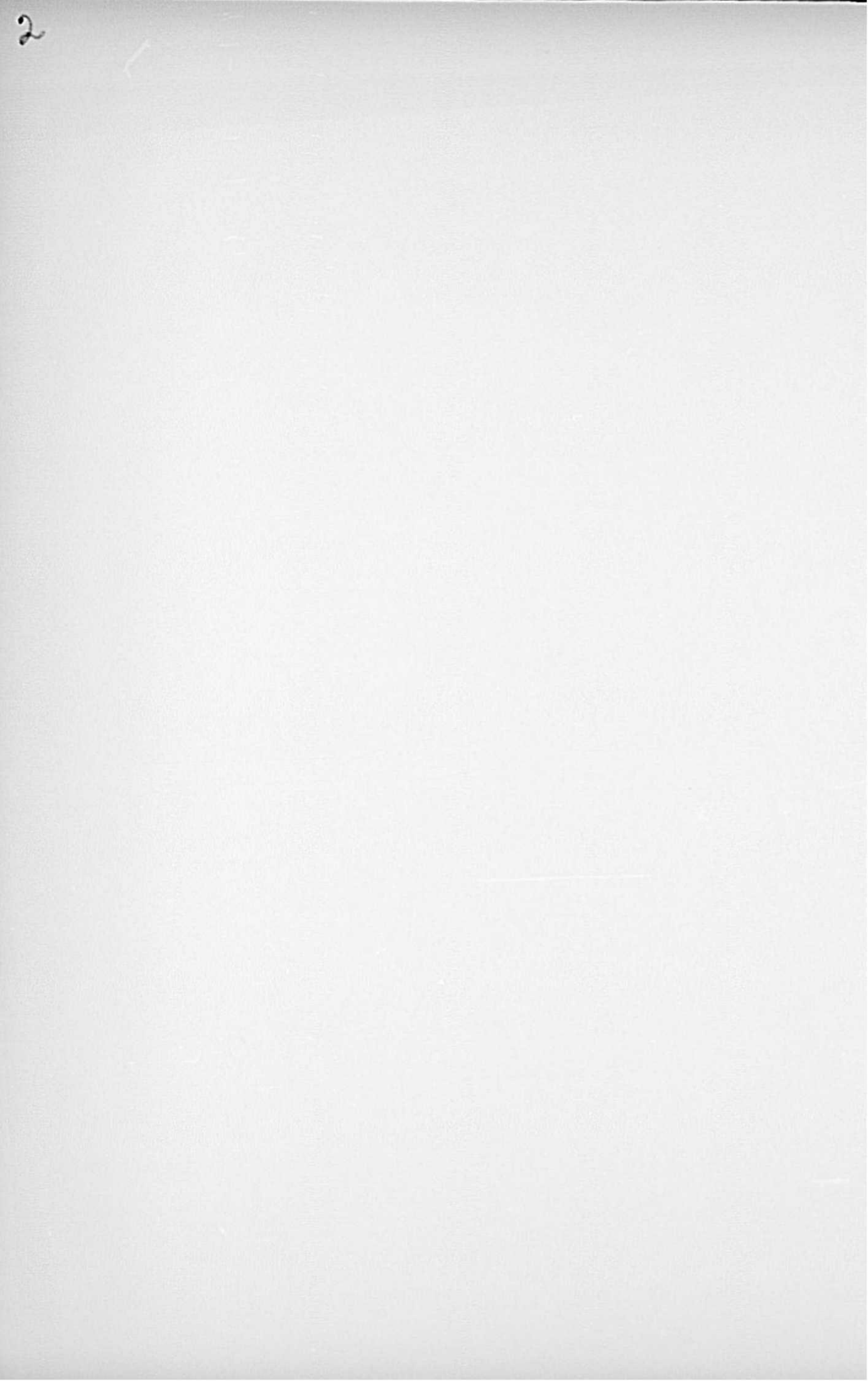
jean pellerin

le 21e siècle est commencé

cahiers de cité libre

éditions du jour



LE XXIe SIÈCLE EST COMMENCÉ

4

Distributeur :
Messageries du Jour
Service des messageries des
Editions du Jour Inc.
1651, rue Saint-Denis, Montréal 129
téléphone : 849-8328
(si la ligne est occupée : 849-2228)

Maquette de la couverture :
Jacques Gagnier

Dépôt légal — Bibliothèque Nationale du Québec
1er trimestre 1971.

Jean PELLERIN

LE XXIe SIÈCLE EST COMMENCÉ



Éditions du Jour
1651, rue Saint-Denis, Montréal 129

6

CAHIERS DE CITÉ LIBRE

Nouvelle série XXI[e] année

Hiver 1971

Secrétariat de la rédaction :

Jean Pellerin, Jacques Tremblay, Jacques Hébert,
1651, rue Saint-Denis, Montréal 129

Editeur propriétaire :

LE SYNDICAT COOPERATIF D'EDITION CITE LIBRE

Publié par
LES EDITIONS DU JOUR INC.
1651, rue Saint-Denis, Montréal 129 (849-2228)

Réalisé par les Presses des Ateliers de
IMPRIMERIE GAGNE LTEE
Saint-Justin

Abonnement :

Cité libre,
7045, av. du Parc
MONTREAL - 303, P.Q.

Périodicité : 1 an, 3 cahiers

Abonnement ordinaire : $5.00

Abonnement de soutien : $10.00

I

La fin d'une époque

Rappelez-vous bien, mes enfants, qu'il n'existe rien de constant, si ce n'est le changement.

Le Bouddha

Mon oeil est bien trop près de moi.

Nietzsche


8

Aucun doute possible : le XXIe siècle est commencé, mais pour une fraction de l'humanité seulement. L'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine vivent encore au XIXe siècle; l'Union soviétique et ses satellites n'ont pas encore achevé les tâches du XXe; seules l'Amérique du Nord et certaines autres régions d'Europe occidentale et du Japon sont en voie de franchir le seuil du XXIe siècle.

Pour l'Amérique du Nord, et d'autres régions précoces de la planète, le XXIe siècle a débuté subrepticement, le 6 août 1945, à 8 heures 15 du matin, alors qu'aux antipodes éclatait la bombe d'Hiroshima. Larguée de la carlingue d'un B-29, la bombe de type *Big-John* tua, en quelques instants, 78 150 personnes, et en blessa 37 425 autres.[1] Ce fut le tocsin qui annonça la mort d'un monde traditionnel en même temps que la naissance d'une ère nouvelle. Hiroshima, Nagasaki : l'homme blanc constate avec effarement qu'il a désormais le pouvoir d'exterminer son espèce, et peut-être un jour d'anéantir sa planète.

Le début de l'ère atomique n'a pas comporté que de mauvais présages. Il a aussi sonné le glas du colonialisme — ce qui a provoqué partout un grand départ. Aux quatre coins du monde, les colonisés et les *underdogs* de toute origine ont commencé à dresser la tête et ce fut, tour à tour, l'heure de l'indépendance en Inde, en Indochine, en Indonésie, au Congo, en Algérie, à Cuba, au Viêt-Nam. Les minorités et les

1) Hersey, John — Hiroshima, Bantam Books, New York 1946.

dissidents ont fait partout entendre leur voix, et c'est ainsi que les Yougoslaves, les Hongrois, les Tchécoslovaques et les Irlandais de l'Ulster en Europe, les Mau Mau, les Katangais et les Biafrais en Afrique, les Noirs américains et les francophones québécois en Amérique, de même que les Israéliens et les Palestiniens au Moyen-Orient, ont tenu à faire état de leurs particularismes.

Les années '60 ont vu la société traditionnelle s'effondrer de toutes parts. L'équilibre des forces ne tend plus désormais à s'établir entre colonisateurs et colonisés, mais bien plutôt entre l'Est et l'Ouest, entre les Noirs et les Blancs, les pauvres et les riches.

LES MONOLITHISMES SE DÉSAGRÈGENT

Mais le signe le plus certain par lequel on peut décréter que le XXe siècle est terminé, pour ceux qui se trouvent à l'avant-garde de la caravane humaine, réside dans le fait que les monolithismes idéologiques se désagrègent. Le capitalisme et le communisme ne forment plus les blocs imperméables qu'on avait connus depuis 1917. En 1960, ils commencèrent à se disloquer à la faveur des dissensions au sein du monde atlantique et au sein des alliés de Pankow. De Gaulle a battu la marche des dissidents du côté de l'Ouest, et Mao Tsé-toung a battu celle des dissidents du côté de l'Est. Les fronts communs s'étant brisés, la guerre froide dut prendre fin.

Même les monolithismes religieux ont été ébranlés, de sorte qu'on peut dire que les années '60 ont vraiment marqué la fin d'une société traditionnelle en Occident. En moins de dix ans, l'Amérique du Nord a assisté à l'effondrement de l'autorité familiale, religieuse, politique et civique. En moins de dix ans, la puritaine Amérique a perdu sa belle assurance et sa bonne conscience.

Les moralistes voient, dans les phénomènes nouveaux, l'indice d'une "crise d'autorité", et le professeur Seymour Martin Lipset, de Harvard, ne craint pas d'affirmer que cette crise d'autorité a un caractère mondial.[2] Globalement, il a raison bien qu'il faille noter, avec un autre professeur — de Yale, celui-là — que c'est surtout dans les pays les plus avancés que cette crise se fait sentir. En effet, le professeur Kenneth Keniston note avec justesse que les révoltes étudiantes se sont produites, non dans les universités les plus arriérées, mais dans celles qui passent pour les plus distinguées et les plus libérales. En conséquence, il faut se garder, selon le professeur Keniston, de voir dans le phénomène, le fruit d'une "conspiration internationale".[3]

En réalité, il se passe ceci : environ 25 pour cent de l'humanité précède la masse de 75 pour cent que forment les pays sous-développés. L'avant-garde aborde les rives du XXIe siècle, alors que l'arrière-garde se trouve encore plongée dans les remous du XIXe.

LES RÉVOLUTIONS SE CHEVAUCHENT

A notre époque, trois révolutions sont en marche. Dans les pays afro-asiatiques (qui viennent d'accéder à l'indépendance), ainsi que dans les pays latino-américains et en Chine, la *révolution prolétarienne* — typique du XIXe siècle — vient à peine de commencer; cette révolution a pour fin de faire sortir les masses du féodalisme et de les éveiller à la démocratie. En Russie, et dans les pays communistes d'obédience

2) Lipset, Seymour Martin — in The Montreal Gazette — 13-V-69.

3) Keniston, Kenneth — The New York Times Magazine, 27-IV-69.

soviétique, la *révolution industrielle* — typique du XXe siècle — bat son plein ; cette révolution a pour fin d'accroître le niveau de vie des masses. Dans les pays nord-américains et dans les centres urbains d'Europe occidentale et du Japon, la *révolution postindustrielle* — qui sera typique du XXIe siècle — vient de commencer; elle a pour fin d'accroître non plus le niveau, mais la qualité de vie des masses.

La révolution postindustrielle n'a pas encore d'histoire ; elle ne fait que débuter. Plusieurs en ressentent le ferment, mais empruntent abusivement la morphologie des révolutions prolétarienne ou industrielle pour en parler, ce qui prête à confusion. Ainsi, on se sert des clichés et des mots qui ont servi à décrire la situation et les aspirations des prolétaires d'un monde anté-industriel pour décrire la situation et les aspirations d'Américains riches qui viennent de découvrir qu'il existe d'autres richesses que les richesses matérielles et qui vivent dans un monde postindustriel. Il va falloir inventer un nouveau vocabulaire.

Les structures hiérarchisées de la féodalité ont prévalu dans le monde durant plusieurs siècles avant de céder aux structures de la démocratie républicaine. Le passage de la *monarchie* à la *république* a été long et pénible. Il s'est effectué au hasard d'une vaste révolution prolétarienne qui devait dégénérer par la suite en révolution industrielle. Cette révolution a débuté en 1776, en Amérique du Nord, et en 1789, en Europe. Elle fit s'écrouler les structures du XVIIIe siècle et donna naissance au libéralisme et au nationalisme : deux forces qui, au XXe siècle, ont fait éclater, d'une part, des révolutions tardives, mais déterminantes, en Russie et en Chine, et d'autre part, les diverses guerres d'influence et de prestige en Europe, ainsi que les guerres de libération en Asie, en Afrique et en Amérique latine.

LA RÉVOLUTION DES SUR-DÉVELOPPÉS

Plus discrète, la révolution postindustrielle — c'est-à-dire la révolution de ceux qui commencent à avoir des indigestions d'abondance — éclata le jour où l'homme le plus technologiquement avancé — c'est-à-dire le Nord-Américain — se vit affranchi des contraintes du travail manuel et servile, et eut envie de biens supérieurs à ceux que procure généralement le simple niveau de vie. Cet homme nouveau, fruit de la technologie, constata qu'après avoir eu beaucoup de préoccupations sociales, économiques et politiques, il commençait à avoir aussi des préoccupations psychologiques et culturelles. Il se mit à découvrir qu'à la quantité, il fallait préférer la qualité, un aspect quelque peu négligé par la révolution industrielle. Comme le note encore Keniston, "la nouvelle révolution s'élève, entre autres, contre l'uniformité, le nivellement, la standardisation et l'homogénéité. Elle s'élève, non pas tant contre la technologie en soi, que contre la "technologisation de l'homme". Voyant dans la nouvelle révolution un "passage de l'âge de la production à l'âge de la consommation", le sociologue américain David Riesman constate que "les Américains jeunes et bien élevés d'aujourd'hui veulent, plus que leurs ancêtres, jouir de la vie et de ses bienfaits. La sécurité et l'abondance les ont amenés à désirer "la bonne vie". [4] Le recherchiste américain Herman Kahn abonde dans le même sens lorsqu'il prédit que les générations futures vont s'inquiéter davantage de "la qualité de la vie".

Pour peu qu'on observe avec attention les réalités nouvelles qui nous entourent, on se sent justifié d'annoncer que l'une des premières conséquences de la révolution postindustrielle sera de favoriser l'avènement d'une nouvelle classe sociale : la classe des jeunes. Pour des raisons que nous au-

4) Riesman, David — **The Lonely Crowd**, Yale University Press, 1961.

rons l'occasion de souligner plus loin, les jeunes ont fini par former une classe distincte dans les sociétés techniquement avancées et l'action de cette nouvelle classe est appelée à conditionner de plus en plus les destinées de la société future.

La révolution postindustrielle entraînera beaucoup de modifications dans le comportement collectif. Ainsi, la démocratie de simple suffrage universel va tendre de plus en plus à se transformer en démocratie de participation. Plus évolués, les gens vont se rendre à l'évidence que l'*affluence* ne fait pas le bonheur, et ils éprouveront peu à peu un besoin d'excellence dans la vie, un besoin de beauté et de calme dans un milieu *(environment)* assaini et dépollué. Sans doute, cette ferveur qu'on apporte à combattre la pollution se révélera peut-être passagère, mais on ne peut nier qu'elle existe et, par le fait même, reflète une préoccupation nouvelle.

Enfin, il est à prévoir que la nouvelle révolution va promouvoir, à la longue, le culte de la personne et de l'humanité dans une Amérique qui souffre de la dureté, de la violence et du manque de bonnes manières. L'homme nord-américain est issu d'une lignée de pionniers pauvres et frustes. Le voilà riche, mais il reste mal dégrossi. L'homme de la société postindustrielle va apprendre à consommer raisonnablement, à vivre moins vite, et à réduire la bougeotte qui en fait un nomade qui se cherche.

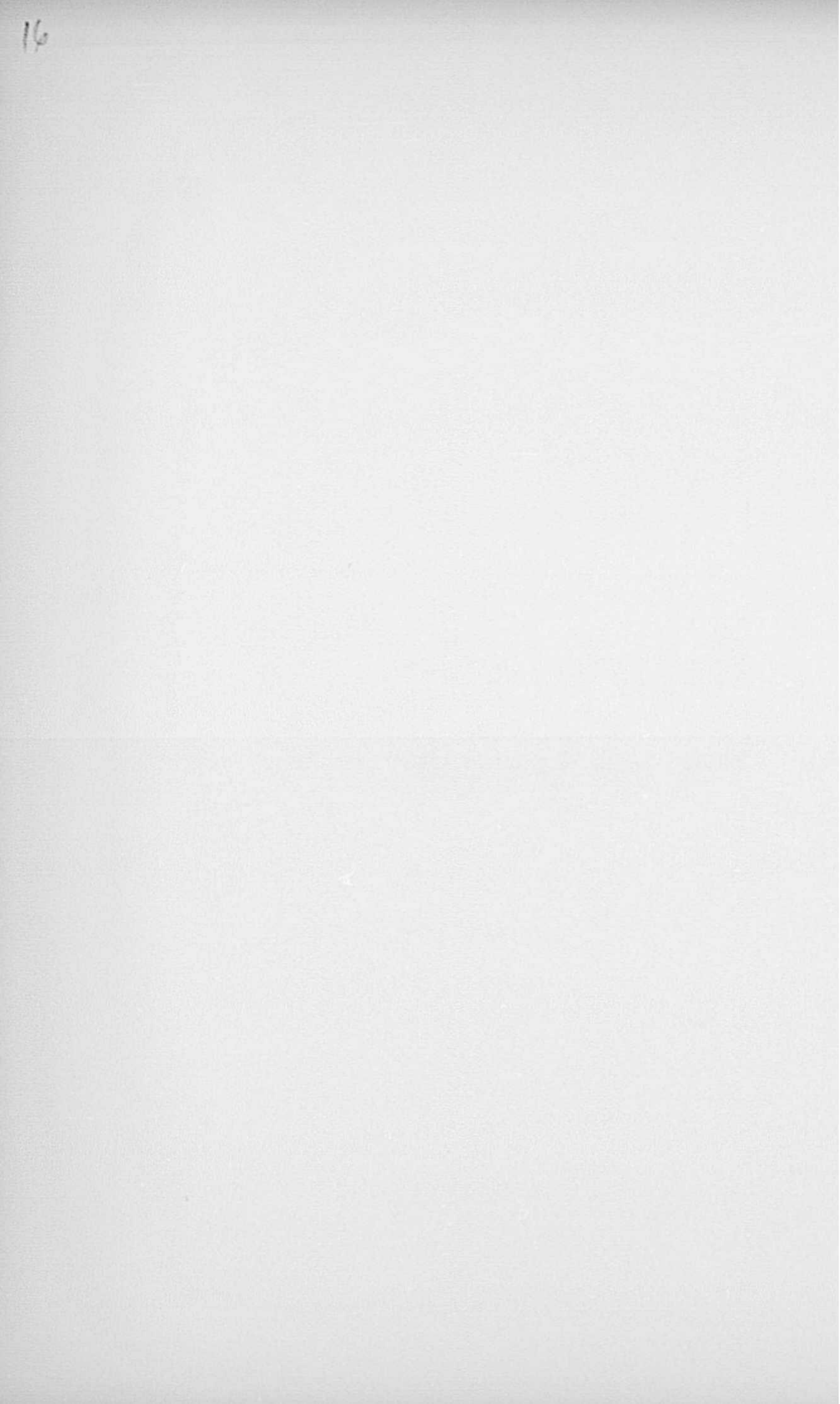
Dans les quelques chapitres qui composent ce livre, nous tenterons de dégager les caractéristiques de la révolution qui débute ainsi que les promesses qu'elle renferme. Nous essayerons de comprendre la génération nouvelle qui commence à en sortir, les nouvelles forces en présence, les valeurs qu'on rejette ou qu'on revalorise, bref, le nouvel équilibre qui s'annonce.

II

Un monde en devenir

Toutes les fleurs de demain sont dans les semences d'aujourd'hui.

Proverbe chinois


16

La force de l'homme de l'Ouest réside dans le fait qu'il a toujours su se renouveler. La Grèce sortit des cendres culturelles de l'Egypte; Rome, de celles de la Grèce; la chrétienté d'Europe, de celles de Rome; les grands empires d'Espagne, de France et d'Angleterre, de celles de la chrétienté d'Europe. Sous nos yeux, une société industrielle jugée matérialiste, et que plusieurs ont condamnée sans rémission, est en train de se renouveler et de produire une civilisation qui sera peut-être la plus humaniste que nous ayons connue. Ce sera la civilisation du XXIe siècle.

Pour se faire une idée de cette civilisation en devenir, il faut s'appliquer à observer attentivement le comportement des récentes générations issues du milieu créé par l'avènement de l'ère postindustrielle.

Mais il n'est pas facile d'observer des générations en perpétuelle mutation — des générations qui se chevauchent au point qu'on ne sait plus quel nom leur donner : l'âge atomique, l'âge du jet, l'âge de l'espace, l'âge de la cybernétique, l'âge de la contestation ?

Anciennement, les cycles d'évolution avaient une ampleur que nous avons peine à imaginer de nos jours. Ainsi, certaines dynasties égyptiennes ont su demeurer en selle durant des périodes de près de mille ans. La Grèce a conservé son hégémonie en Méditerranée durant plusieurs siècles; Rome a dominé l'Occident durant plus de trois cents ans; l'Espagne, durant près de deux cents ; la France et l'Angleterre, durant

au moins un siècle chacune. Aux yeux de l'histoire, l'hégémonie américaine vient à peine de s'affirmer, mais les cycles d'évolution se font de plus en plus rapides. Dans les trois dernières générations d'Américains, la vie de tous les jours a plus changé que dans les 2 000 ans qui ont précédé.

VALEUR INDICATIVE DE LA JEUNESSE

Le rythme d'évolution est à ce point rapide qu'en termes d'expérience commune, l'Amérique connaît une nouvelle génération tous les cinq ans. Dans les circonstances, n'est-il pas téméraire de prendre la conduite de générations aussi transitoires comme base à partir de laquelle on procédera ensuite à des projections sur ce que sera le XXIe siècle à son apogée ?

L'entreprise est hasardeuse, bien sûr. Il reste quand même que, de tout temps, la jeunesse a eu une valeur indicative aux yeux de ceux qui ont la témérité d'arracher à l'avenir ses secrets. A l'époque où Rome dominait le monde civilisé, Epictète eut l'air d'un rêveur parce qu'il crut devoir annoncer un monde nouveau, uniquement parce qu'il en entrevit les germes dans le comportement insolite des Chrétiens.

Plus près de nous, on a pu noter que le mouvement révolutionnaire russe a été largement estudiantin, avant de s'affirmer dans des organisations élargies et méthodiques en 1905. D'ailleurs, de tout temps, et dans nombre de pays, c'est la jeunesse qui a toujours su se faire le porte-parole du mécontentement plus ou moins collectif, et qui a hâté, par son action, les changements dans la société. Si donc la jeunesse a toujours eu une valeur indicative, voyons donc quelles sont les caractéristiques de celle qui nous entoure.

LE NOMBRE DES JEUNES AUGMENTE

Commençons par noter que les pays techniquement avancés ont des populations de plus en plus urbanisées, et que ces populations vivent de plus en plus sur un territoire restreint. Aux Etats-Unis, 73 pour cent de la population vit sur un pour cent du territoire, et tout indique que, d'ici quelques années, le pays comptera une dizaine de mégalopoles — des concentrations d'humains dont nous avons peine aujourd'hui à imaginer les proportions. Ces mégalopoles ajouteront à ce surcroît de population dans lequel des observateurs comme Lévi-Strauss, Koestler et Toynbee, voient un facteur propre à engendrer la déshumanisation et la violence.

Mais, en plus d'être plus grande et plus concentrée, la population sera aussi plus jeune. Une étude publiée dans *Le Courrier de l'Unesco* d'avril 1969 établit que le nombre des jeunes âgés de quinze à vingt-quatre ans passera, en l'espace de quarante ans (soit de 1960 à l'an 2000), de 519 à 1 128 millions. Plus des trois quarts de ces jeunes vivront dans des pays en voie de développement : 59 millions en Afrique, 322 millions en Asie, 44 millions en Amérique latine. La même étude indique que, de 1960 à 1965, le nombre des étudiants dans le monde est passé de 11 174 000 à 16 015 000, soit un accroissement de 61 pour cent.

Selon un journaliste britannique [1], le nombre des élèves des universités américaines atteignait 2 600 000 il y a une dizaine d'années. Aujourd'hui, il dépasse sept millions. En 1961, ajoute le même journaliste, la France comptait 200 000 étudiants, et en 1968, elle en dénombrait plus d'un demimillion. Il en va de même dans nombre d'autres pays.

Une étude de l'hebdomadaire américain *Time* (3-V-69)

1) Ascherson, Neal — London Observer, cf La Presse 31-V-68.

établit que, depuis 1955, l'inscription aux universités a plus que doublé. De 380 000 à 880 000, en Amérique latine; de 739 000 à 1 700 000, en Europe occidentale; de 2 600 000 à 7 000 000, aux États-Unis.

Même phénomène au Canada. En 1950, on comptait 68 000 étudiants dans les universités canadiennes et les collèges. En 1968, on en comptait 300 000, et en 1975, le Conseil économique du Canada prévoit qu'il y aura 736 300 jeunes dans les universités et collèges du pays.

Autre fait important à noter : la population a de plus tendance à accroître ce qu'on appelle son espérance de vie. À la fin du XVIIIe siècle, la longévité moyenne était de trente ans. Aujourd'hui, elle reste à peu près la même dans les pays sous-développés, mais atteint soixante-dix ans et plus dans les pays industrialisés. On comprend que cet accroissement phénoménal de l'espérance de vie augmente considérablement la population du monde et complique, par le fait même, les rapports entre générations, et ce, tant au niveau de la famille qu'à celui de l'école.

DES ÉTUDES TROP LONGUES

Cette complexité croissante des rapports entre générations amène un pédagogue américain [2] à s'inquiéter de ce que la société actuelle exige des adolescents obéissance et soumission juste au moment où leur force, leur énergie et leur désir d'autonomie sont à la hausse. Il ajoute que la pseudo-société des adolescents, créée par leur séparation du monde des adultes, du fait de plusieurs heures passées aux cours, contri-

2) Berger, Bennet M., professeur de sociologie à l'Université de Californie, in **New York Times**, 13-VI-65.

bue à les dégager de l'influence traditionnelle de leurs parents qui, jusqu'ici, avait empêché leur mobilité.

On a tendance à oublier qu'anciennement, les jeunes fréquentaient l'université vers treize ou quatorze ans. Le poète anglais Milton n'avait que douze ans lorsqu'il s'inscrivit à la faculté. François Villon était à peine plus âgé. Aujourd'hui, les jeunes qui fréquentent l'université ont, en général, entre dix-neuf et vingt ans, mais plusieurs professeurs continuent à les traiter comme des gosses qui n'auraient pas encore atteint l'âge de la puberté.

Selon le docteur John Unwin, directeur des services d'adolescents au *Allan Memorial Institute*, à Montréal, le prolongement de la période de l'adolescence est l'une des principales causes du conflit de générations. "Les jeunes d'aujourd'hui, dit-il, sont plus développés biologiquement, supérieurs intellectuellement et plus conscients socialement que la génération qui les a précédés, et pourtant, nous leur imposons une période plus longue d'attente avant de les reconnaître comme adultes prêts à assumer des responsabilités." [3)]

Cette période d'attente prolongée résulte des pressions fantastiques exercées par un milieu qui a fait un mythe de l'université et de ses diplômes. À cause de ce mythe, un grand nombre sont contraints d'aller à l'université et n'arrivent pas à se retrouver dans une aventure intellectuelle pour laquelle ils ne sont pas faits. Nombreux sont les jeunes qui souffrent des délais que leur impose le milieu avant de leur permettre d'assumer leur pleine responsabilité. Certains atteignent l'âge de vingt-cinq ans sans encore avoir assumé de responsabilités. À force de se prolonger indûment, l'adolescence, note l'anthropologue Marcel Rioux de l'Université de Montréal, est devenue

3) Unwin, John — Interview accordée à Dick MacDonald, in The Montreal Star, 19-VII-69.

moins une période de transition qu'un état et un genre de vie, avec sa mentalité et sa vision du monde. De plus, ajoute-t-il, "la puberté ayant eu tendance à se produire plus tôt, pendant les dernières décennies, les jeunes passent de l'enfance à l'adolescence plus tôt". [4]

JEUNESSE MIEUX INFORMÉE

Devenus plus nombreux dans la société, et condamnés à avoir une adolescence plus longue, les jeunes, en général, se révèlent, par ailleurs, mieux informés qu'anciennement, et cette information plus abondante et mieux équilibrée leur vient incontestablement de la télévision. Un rapport d'une commission américaine d'enquête chargée d'étudier les effets de la violence sur les spectateurs de télévision, établissait, en septembre 1969, que les foyers à revenus modiques regardent la télévision à raison de plus de cinq heures par jour. [5]

Les autres foyers doivent aussi atteindre une bonne cote d'écoute puisque les entreprises commerciales de tous genres — et c'est encore l'enquête qui le note — dépensent $2.5 millards en publicité par année en vue d'influencer la conduite et les achats des gens. Aucun doute possible, l'homme nouveau, issu de la révolution postindustrielle, est incontestablement mieux informé que l'homme d'avant l'ère nucléaire. Il a vu se précipiter les étapes; il a vu en quelque sorte se transformer le monde sous ses yeux. Il a vécu les grands événements, au moment même où ils se sont produits, en Algérie, à Cuba, au Viêt-Nam, au Biafra, au Congo, au Proche-Orient. Il a assisté aux pires catastrophes et a pu voir jusqu'où peut aller la méchanceté de son semblable, mais

4) Rioux, Marcel — in le **Magazine de La Presse**, 24-VII-65.
5) cf **The New York Times**, 25-IX-69.

il a pu vivre aussi les moments les plus exaltants de l'histoire du monde — notamment l'historique marche sur la lune — et voir jusqu'où peut aller son génie.

On a justement comparé la télévision à une fenêtre ouvrant directement sur le monde. Grâce à cette fenêtre, les jeunes ont pu évoluer à un rythme insoupçonné de ceux mêmes qui leur ont donné le jour. Mais ils furent aussi soumis à des changements d'une rapidité incroyable, changements qui sont cause de l'effervescence inouïe dans laquelle il leur a fallu vivre. Cette effervescence fertile en violence et en émotions fortes a fait que les jeunes des années '60 ont plus lu, plus discuté le coup, et sont par conséquent mieux renseignés que ne l'était la jeunesse anciennement. "L'accessibilité totale aux moyens de communication, note encore Unwin, a fait que toute leur vie, des jeunes ont bénéficié d'une nouvelle source d'information, riche en faits et en opinions, et qui leur présente souvent des points de vue radicalement différents de ceux que leurs parents, leurs professeurs, et ceux qui aspirent à les diriger, ont de la société et de l'histoire." [6]

Incontestablement plus renseignés, les jeunes sont-ils mieux formés que ne l'étaient les générations qui les ont précédés ? La question est intéressante, mais elle est désormais oiseuse, car l'homme de l'ère postindustrielle va jouir d'une information et d'une formation totalement autres que celles de ses aînés. Le piège qui le guette maintenant, c'est celui de la spécialisation. "Nous engendrons, dit un journaliste américain, une génération d'universitaires qui préfèrent apporter des réponses définitives à de petites questions, plutôt que des réponses provisoires aux grandes." [7] Citant

6) Unwin, John — loc. cit.
7) Billington, James H. — Life, 24-V-68.

Robert Hutchins, le même journaliste ajoute : "Nous avons plus d'information mais moins de compréhension qu'à toute autre époque de l'histoire." C'est un fait que les ordinateurs peuvent résoudre, en deux secondes, des problèmes de mathématiques qu'un homme mettrait trente-huit ans à calculer. Mais c'est un fait également que nos puissantes calculatrices, nos puissants moyens de communications ne nous rendent pas plus aptes à communiquer. On a pu dire, à l'apogée de l'ère industrielle, que l'homme moderne disposait de merveilleux moyens de communications, mais n'avait rien à communiquer. Commentant l'invention du téléphone en 1845, l'écrivain américain Henry David Thoreau avait insinué laconiquement : "Il se pourrait bien que le Maine et le Texas n'aient rien d'important à se communiquer." L'homme du XXIe siècle fera-t-il mentir ces observateurs désabusés des XIXe et XXe siècles ?

DES JEUNES FORT SÉRIEUX

On peut l'espérer, car le fait, pour les générations nouvelles, d'être mieux renseignées les prédispose à avoir plus de préoccupations morales sur le plan collectif et social, ce qui accroît leur désir de mieux connaître et de mieux communiquer. Par ailleurs, le fait de vivre de plus en plus et véritablement au rythme de tous les événements — heureux ou malheureux — qui se produisent dans le vaste monde semble avoir contribué à traumatiser les jeunes. Ces derniers font preuve, comme groupe, d'un sérieux fort inusité chez les générations antérieures à l'avènement des *mass media*. Scandalisés par l'inconscience d'un monde devenu transparent du fait de l'omniprésence de la lentille de télévision, ces jeunes font soudain preuve d'un sens profond de la morale sociale.

Ils veulent changer le monde, même s'il faut recourir à la violence pour y parvenir.

L'écrivain canadien Hugh MacLennan s'étonne, à juste titre, du grand sérieux des adolescents contemporains, et il s'émerveille de voir que ce n'est pas la tyrannie de la société moderne qui les irrite, mais au contraire son laisser-faire. Le sociologue Keniston — cité plus haut — fait observer avec à-propos que les nouvelles générations commencent à prendre vraiment au sérieux les grands idéaux et les grands principes transmis par la tradition.

Bien sûr, les jeunes n'ont pas tous des soucis de moralité sociale. Une majorité d'entre eux reste encore indifférente à ces sortes de préoccupations. Mais pourtant, un sondage récent de la revue *Fortune* indique qu'environ 40 pour cent des étudiants fréquentent les collèges dans le but d'apporter des changements au monde; 40 pour cent des étudiants éprouvent donc le besoin de transmettre le feu sacré qui les habite. C'est une proportion impressionnante, et il y a certes lieu de voir un signe des temps dans le fait que tant de gens éprouvent le besoin de s'élever contre l'immoralité de la guerre et contre l'indifférence d'une génération dépassée qui a laissé s'accentuer la ségrégation raciale ainsi que l'injustice et l'égoïsme qui ont fait s'élargir le gouffre qui sépare les pauvres des riches, les sociétés privilégiées des sociétés sous-développées.

Un professeur de théologie au collège Loyola de Montréal exprime ainsi son émerveillement : "Les gens aujourd'hui parlent des droits des autres. Ils se préoccupent de plus en plus des droits des minorités. Ils s'inquiètent des injustices. C'est formidable. C'est là l'indice certain de la croissance et du développement d'une société. Un plus grand nombre

de jeunes sont troublés et se posent des questions. Ces jeunes ne sont plus apathiques."[8] Un professeur à l'université montréalaise Sir George Williams se dit frappé, lui aussi, du fait que la jeunesse se révèle affectée par l'immoralisme social de notre époque, et il considère que cette jeunesse appartient à une génération prophétique.[9] Même constatation de la part d'un essayiste américain qui concède, certes, que plusieurs jeunes se droguent, et qu'un grand nombre d'entre eux mènent une vie de moins en moins chaste, mais ces patachons sont plus consciencieux et moraux qu'on croit. Ils ne lisent guère la Bible et se moquent des religions organisées, mais comme le note le philosophe catholique Michael Novak, de Stanford, il se peut qu'il y ait plus de religion dans ces jeunes que chez les formalistes qui vont à l'église tous les dimanches.[10]

Aucun doute possible, l'homme de l'ère nouvelle n'annonce pas une décadence mais bien plutôt une renaissance. Même ses excès portent des signes de santé. Toutes ses attitudes attestent de sa détermination de prendre au sérieux les valeurs que le monde occidental a longtemps véhiculées sans y croire, ou, pour être plus précis, il y croyait peut-être, mais il les a mises sous le boisseau pour être dans le vent ou plaire aux jeunes. Ironie du sort, c'est justement ce que ces derniers lui reprochent aujourd'hui.

René Maheu, directeur général de l'*Unesco*, estime que la jeunesse de notre temps contribue à dégager de nouvelles valeurs morales et sociales, et qu'elle a raison de mettre à nu les tares, les maux et les bassesses d'une civilisation qu'elle refuse d'accepter telle quelle. Les comportements nouveaux

8) Breen, Russel — **The Montreal Gazette**, 14-VII-69.
9) Knelman, F. H. — **The Montreal Star**, 30-V-69.
10) **Time**, 7-VI-69.

qu'elle apporte, ajoute-t-il, se révèlent salubres à maints égards. [11]

LES HIPPIES : UN SIGNAL

Pour ceux qui savent se dégager des apparences et des préjugés, le signe le plus troublant d'un retour à la moralité et à la simplicité, on l'a dans le phénomène *hippie*, dans lequel l'historien britannique Arnold Toynbee voit un "signal d'alarme" pour la civilisation dite de consommation.

On dénombrait, en 1967, 300 000 hippies aux États-Unis — des jeunes issus, pour la plupart, de milieux bourgeois, qui s'irritent des contradictions de la société occidentale et qui tentent de vivre sainement en se contentant du strict nécessaire. Leurs héros : Jésus-Christ, François d'Assise, Gandhi, Thoreau, Emerson, Lincoln, Kennedy : des gens qui, à leurs yeux, ont changé l'ordre établi.

Un gourou hippie de Détroit explique : "Être hippie, ce n'est pas fuir; c'est s'attaquer à des idées nouvelles, à des horizons nouveaux, trouver de nouveaux points d'application à son énergie. Nous aimons travailler, manger, fumer, écouter des disques." [12]

Il faut noter ici que les hippies descendent d'une génération de non-conformistes qui a vu le jour aux États-Unis au début de l'ère atomique. Les premières manifestations de ces non-conformistes remontent à 1950, alors qu'apparurent les *beatniks* : des jeunes démocrates ralliés à Adlai Stevenson. Une nouvelle vague, plus radicale, vint prendre la relève et participa généreusement aux émeutes et aux manifestations du début des années '60. De ces derniers, descendent les

11) Maheu, René — **Le Courrier de l'Unesco**, avril 1969.
12) Sinclair, John, in **Les Hippies**, par les correspondants de Time, sous la direction de J. D. Brown — Editions de l'Homme, Montréal, 1968 — p. 173.

hippies actuels — farouches idéalistes qui ont déjà leurs poètes, leurs musiciens, leurs écrivains, leurs philosophes et même leurs martyrs. Un mouvement ainsi pourvu, dit Humphry Osmond, se porte bien, et il ajoute : "Les hippies peuvent devenir une force politique importante pour l'avenir. Ils sont peut-être les premiers et étranges messagers d'un nouvel art de vivre; le premier indice d'un climat nouveau." [13]

Récapitulons : les jeunes constituent une proportion de plus en plus importante de la population globale; ils vivent en grande majorité dans de grandes agglomérations urbaines, sur un territoire et dans des locaux dangereusement exigus; les contraintes d'une société hautement technologique les astreignent aux études et les maintiennent trop longtemps à l'écart des responsabilités normales de la vie; ils sont mieux informés et font preuve d'un sens moral plus grand que celui qu'ont laissé voir leurs aînés. À cause de tous ces particularismes, ils forment véritablement une nouvelle classe au sein de la société postindustrielle.

LES JEUNES SE MONTRENT PLUS QUE JAMAIS ÉGOCENTRIQUES

Cette nouvelle classe est composée de gens qui ont moins que trente ans et qui ont tendance à se distinguer du reste de la collectivité que, d'ailleurs, ils jugent rétrograde et corrompue. "Don't trust anybody above thirty", disent-ils. Ces jeunes hommes nouveaux qui se défient de leurs aînés se sentent, par ailleurs, en communion avec plusieurs cultures qu'ils ont appris à apprécier grâce aux *mass media*. Ils sentent qu'ils font partie d'une nouvelle culture universelle, une culture qui ignore les frontières, qui s'oppose à celle des adultes et qui est consciente d'avoir ses mythes, son marché, ses vêtements

13) Osmond, Humphry, in Les Hippies, op. cit. p. 258.

caractéristiques, ses magazines, ses disques, ses spectacles, etc. Enfin, ils sentent qu'ils constituent désormais une classe nouvelle ; une classe distincte qui représente déjà un puissant groupe de pression.

Une seule ombre au tableau : cette nouvelle classe se trouve à prolonger une irresponsabilité contre laquelle elle prétend se révolter. En effet, elle se complaît dans la frivolité de la "génération pepsi", et cherche ainsi à retarder le plus possible son accession à l'âge de l'expérience. Un essayiste a pu écrire : "Nos sociétés risquent bientôt d'être composées en majorité d'individus avec des corps d'hommes sous des têtes d'enfants." [14)]

Anciennement, les jeunes avaient trouvé leur voie dès l'âge de 15 ans. De nos jours, plusieurs se révèlent encore indécis à l'âge de 25 ans. Une enquête de l'*Unesco* a révélé que 26% des garçons et 50% des filles, à la fin du secondaire, ne savent pas pour quel métier ils vont opter.

Quoi qu'il en soit cependant des forces et des faiblesses de cette nouvelle classe, on ne peut ignorer qu'elle est en voie de naître et de se tailler une place à part dans la société. "Quand vous vous mêlez quotidiennement aux étudiants, dit Hugh MacLennan, et que vous essayez de voir au-delà des apparences non importantes comme le vêtement, les cheveux, les habitudes sexuelles, la douceur physique, l'amour de la musique barbare, il y a des moments où vous avez l'impression d'assister à la naissance de l'une de ces véritables révolutions de la conscience qui, avec le temps — mais combien de temps, grand Dieu ? — finira par modifier l'essence même de la culture universelle." [15)]

Sans verser dans l'emphase, on peut s'attendre que la

14) **Le Courrier de l'Unesco, avril 1969.**
15) MacLennan, Hugh — **The Montreal Star, 21-1-70.**

nouvelle classe engendrera un nouveau conformisme au fur et à mesure qu'elle fera tache d'huile dans la collectivité. À ce moment-là, il faudra peut-être se rendre à l'évidence que l'homme de l'ère postindustrielle n'a pas créé une culture nouvelle, mais qu'il a drôlement contribué à revaloriser des valeurs et une morale fort anciennes — une morale, comme dit ce bon Chesterton dans une formule intraduisible, "which has not been tried and found difficult, but which has been found and left untried".



Deux cultures en conflit

Ce qui plaît à tel dans son parti politique, c'est le vague de l'idéal. Et à tel autre dans le sien, c'est le précis des objets prochains.

Paul Valéry

Les anciens, monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant.

Molière

Quand un oiseau pénètre dans l'aire d'un autre oiseau de son espèce, la guerre éclate entre les deux. De même, quand une *culture* commence à en supplanter une autre, la société se trouve en un grand malaise.

La culture traditionnelle dite "classique" se sent présentement menacée par une culture nouvelle dite "technologique". Pour les besoins de la démonstration, nous donnerons le nom de *littéraires* à ceux dont la formation découle de la culture traditionnelle classique, et celui de *scientifiques* à ceux qui, de par leur formation, se sont plutôt intégrés à la culture technologique nouvelle. Or donc, les *littéraires* voient présentement leur prestige diminué au profit de celui des *scientifiques* et, par réaction, ils ont créé pour une bonne part l'atmosphère suffocante et l'état d'esprit qui ont rendu possible le phénomène de la contestation.

La genèse de cet affrontement remonte déjà à assez loin. Rappelons quelques étapes. Les *littéraires* ont dominé, incontestablement, toute l'époque féodale, et à l'époque des Découvertes, des *scientifiques* (navigateurs, mathématiciens, astronomes) commencèrent à s'affirmer. Toutefois, ce n'est qu'au XVIIIe siècle, avec les Encyclopédistes, qu'ils attirèrent vraiment l'attention. Mais durant tout ce temps, les littéraires de tradition classique étaient tellement bien en selle qu'ils n'eurent vraiment pas à craindre leur rivalité. Même la révolution industrielle leur laissa leurs illusions, et l'on peut dire que, jusqu'au début des années '60, ils n'eurent

que mépris pour les scientifiques, ces techniciens chargés de la cuisine et qu'on estime dignes tout au plus d'une arrière-banquette. Il leur a fallu la bombe atomique, puis les exploits spatiaux des États-Unis et de l'U.R.S.S. pour constater à quel point ils menaient le bal, ces *techniciens.* Ils le menaient tellement qu'à la fin de la révolution industrielle, la grande bourgeoisie capitaliste et socialiste comprit qu'il fallait désormais leur confier carrément le volant de notre "machine ronde".

NOUVELLE QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES

Telle est donc la situation : après tant de siècles au pouvoir, les tenants de la culture traditionnelle sentent qu'ils n'ont plus l'autorité dont ils jouissaient anciennement. Cette autorité appartient désormais aux tenants de la culture nouvelle, et ce fait crée un état de crise. Nous sommes véritablement en présence de *deux cultures,* et ces deux cultures se trouvent en opposition l'une de l'autre, non pas tant pour des raisons de principes que parce que le préjugé favorable des grands et des masses de ce monde ne va plus aux *classiques,* mais aux *scientifiques.* On a là un cas d'amour-propre profondément blessé. Les deux cultures se livrent une guerre sourde et féroce, et cette guerre s'alimente de tous les préjugés et de tous les cris d'alarme que lancent les classiques dans le but de détrôner leurs rivaux, les scientifiques. On assiste en quelque sorte à une nouvelle version de "la querelle des anciens et des modernes". Les anciens de culture traditionnelle veulent faire croire que les modernes de culture scientifique vont faire culbuter la planète dans le chaos. Ils disent entrevoir un avenir d'Apocalypse, mais leurs prophéties laissent désormais les foules indifférentes. Les scientifiques ont désormais trop de plumes à leur chapeau. On s'incline de-

vant les exploits qu'ils ont accomplis grâce aux sciences exactes, tandis qu'on commence à se défier de ceux qui n'ont pas su voir venir l'ère nouvelle, tout perdus qu'ils étaient et qu'ils demeurent dans leurs sciences spéculatives.

Selon Daniel Bell, les littéraires (i.e. les anciens) subissent "les derniers spasmes d'un romantisme aigri par la rancoeur et l'impuissance". Ils se sentent glisser vers une ère où la technologie dominera et où, pour emprunter les termes du professeur Keniston, "les véritables dirigeants seront des opérateurs d'ordinateurs, des analystes et des technocrates". "Les littéraires, ajoute le professeur, demeurent attachés à des valeurs démodées et dépassées tels l'humanisme et le romantisme, et ils sentent qu'ils n'ont plus leur place dans le monde postindustriel." [1]

Le professeur dépasse probablement sa pensée en traitant l'humanisme de démodé, mais on ne peut nier que le phénomène qu'il décrit est réel. Les gens de culture traditionnelle se révèlent de plus en plus déclassés dans un univers où fermentent des valeurs nouvelles : des valeurs qu'ils refusent de voir, par parti pris ou par ignorance. Les littéraires ont de plus en plus l'air d'inadaptés. L'hebdomadaire *Time* note que les physiciens et la plupart, sinon tous les spécialistes en sciences humaines tendent à se montrer satisfaits du rôle qu'ils jouent à l'intérieur du gouvernement, de l'industrie et des universités, alors que les philosophes et les littéraires ont de plus en plus l'impression d'être mis de côté. [2] C'est un fait que les révoltés qui dirigent la contestation dans les universités occidentales se recrutent, non chez les chimistes, les physiciens ou les polytechniciens, mais chez les philosophes et les étudiants en sciences sociales, c'est-à-dire, écrit un analyste amé-

1) Keniston, Kenneth — loc. cit.
2) Time, 9-V-69.

ricain, dans les disciplines relativement inexactes dans leurs recherches, et les humanités où l'on se préoccupe, la plupart du temps, de questions sans réponse. [3] Même tendance en Europe. L'universitaire britannique A. Halsey et le professeur en Sorbonne François Bourricaud font observer que des légions d'étudiants s'inscrivent aux sciences sociales et dans les humanités alors qu'un moins grand nombre s'inscrivent dans les professions. Ce phénomène, ajoutent-ils, se reflète dans le nombre croissant d'étudiants politiquement et socialement actifs et qui sont moins portés vers les carrières. [4]

Le sociologue américain S. M. Lipset résume ainsi la situation : "L'aversion ressentie par beaucoup d'intellectuels humanistes pour le recours aux connaissances techniques dans l'élaboration des décisions gouvernementales est génératrice, chez eux, de mécontentement. Cette nouvelle manière de procéder, en effet, mine l'autorité de l'intellectuel pourvu d'idées générales mais qui n'est pas un spécialiste et qui, de tradition, entend juger et influencer la politique du pays." [5] Et le sociologue d'ajouter que "beaucoup de professeurs trouvent un certain réconfort à voir les étudiants militer contre les forces qu'ils tiennent pour responsables de l'infériorité et de l'insécurité de leur situation".

Essayons de cerner le phénomène d'un peu plus près. C'est à la faveur du développement phénoménal de la technologie à tous les niveaux de l'activité humaine que les scientifiques ont progressivement supplanté les classiques aux postes de commande. On peut préciser que, depuis le début de l'ère nucléaire, on a constamment vu des scientifiques accéder à la tête des grands services gouvernementaux, des grandes

---

3) Gould, Samuel B. — **New York Times Service, in The Toronto Globe & Mail**, 25-IX-69.
4) Handeler, M. S. — **The New York Times**, 20-IV-69.
5) Lipset, S. M. — in **Dialogue**, septembre 1969.

administrations, voire des grandes universités. Ces nouveaux mandarins jouissent de la considération, du respect et forcément des revenus qui allaient jadis aux grands clercs et grands conseillers issus de la tradition classique. On comprend, dès lors, l'amertume de ceux (prêtres, philosophes, professeurs, écrivains, artistes ou autres littéraires) qui, n'ayant pu prévoir ce renversement radical des rôles et des valeurs, se retrouvent bêtement isolés dans un camp dévalorisé.

Ces intellectuels désenchantés et frustrés se retrouvent presque tous dans les mouvements d'extrême-gauche aux États-Unis, au Canada et en Europe. Ils se manifestent surtout dans les mouvements étudiants, les syndicats, les mouvements pacifistes et raciaux. Plusieurs vont se réfugier et couver leur rancoeur dans le monde du spectacle et de l'information où ils cherchent à distiller leur haine d'un monde qui semble ne plus avoir besoin d'eux. Ils remplissent l'univers de leurs clameurs et tout leur est prétexte à ravaler une société — la leur — dans laquelle ils estiment être mal employés ou rejetés. Ils annoncent les pires malheurs; ils se gargarisent de clichés alarmistes; ils n'en finissent plus de battre leur coulpe et celle de l'*Establishment* en couvrant sans répit leur civilisation de toutes les ignominies.

La mythologie que propagent ces néo-flagellants connaît actuellement une vogue sans précédent. Elle est colportée par tous les opportunistes et les pseudo-intellectuels du milieu. Elle s'articule de manière à inspirer aux jeunes, aux syndiqués, aux ultras de tout acabit et de tous les pays, la haine du "monde à papa", et ce monde à papa, on lui prête tous les visages : celui des "élites bourgeoises", de "la haute finance", du gouvernement sous toutes ses formes, du capitalisme, des Américains, bref, de tout ce qu'on appelle l'*Establishment*, et qui se trouve justement dominé par les technocrates.

Dieu sait que cet *Establishment,* et tout ce qu'on veut lui faire symboliser, mérite une critique sévère, et de tous les instants. Il conserve encore nombre d'attitudes colonialistes et impérialistes; ses *élites scientifiques* ne sont pas plus intouchables que ne l'étaient ses *élites classiques;* sa haute finance reste encore bien mesquine et bien égocentrique; les États-Unis n'ont pas le leadership mondial plus discret que ne l'avaient la Grande-Bretagne ou la France. Mais, affecter de ne voir rien de bon dans tout ce que dédaigneusement on appelle l'*Establishment,* c'est risquer de rendre suspectes toutes les critiques qu'on en fait, même celles qui sont justifiées. Or, tous les classiques devenus activistes et qui militent un peu partout dans notre monde occidental, non seulement refusent de faire le partage entre ce qui va bien et ce qui ne tourne pas rond, mais ils condamnent tout et sans appel. À leur point de vue, il faudrait détruire tout ce qui est en place. La démocratie leur apparaît comme une vaste supercherie, et ils insinuent volontiers que tous les hommes au pouvoir sont des fourbes dont l'unique préoccupation est de fouler aux pieds le peuple, c'est-à-dire, les petites gens sans travail et sans instruction, car à les en croire, les *élites :* notables, grands commis, professionnels, politiciens, hommes d'affaires, commerçants, bref, tous ceux qui ont quelques biens, ne font pas partie du peuple. Il faut les ignorer, car leur présence dans la collectivité fausse la démocratie. On comprend que pareille mythologie et les innombrables clichés alarmistes qu'elle a propagés ont fini par engendrer une haine qui s'est révélée dangereusement contagieuse.

À la lumière de ce qui précède, on s'explique mieux la contestation soi-disant spontanée de la jeunesse dans le monde, ces dernières années. Des classiques en révolte, forts de l'appui d'une foule d'opportunistes et de cabotins, se trouvent à avoir largement contribué à inspirer aux jeunes de

l'époque actuelle une haine irrationnelle de leurs aînés, les incitant à prononcer des malédictions sur toutes et chacune de leurs institutions.

RÉCONCILIER L'HUMANISME ET LA TECHNIQUE

Il semble bien que la nouvelle version de la querelle des anciens et des modernes paraîtra aussi futile que la première aux yeux de l'histoire, car le règlement de cette crise ne sortira pas d'un affrontement, mais plutôt d'une véritable réconciliation entre les humanités (spéculatives) et les sciences (exactes). Le monde se meurt d'avoir trop eu d'humanistes dépourvus de sciences (entendons informations) précises, et trop de scientifiques ou technocrates dépourvus d'humanités (entendons vision). Comme j'ai écrit moi-même ailleurs, si le monde semble fichu, c'est parce que "le spécialiste peut expliquer le tout de rien, mais ne comprend rien du Tout". [6] On en peut malheureusement dire autant de plusieurs parmi ceux qui se disent humanistes. Le juste milieu reste l'idéal à atteindre : et fasse le ciel qu'un jour nous ayons des humanistes mieux renseignés, et des technocrates plus humains. À l'heure des ordinateurs, l'université ne peut pas continuer à former des mandarins. Comme le fait justement remarquer Raymond Aron, "si l'université ne prépare à rien, qu'elle soit réservée à une minorité. Ouverte au grand nombre, elle doit préparer à autre chose qu'à la lecture de Virgile, d'ailleurs avec l'aide d'un dictionnaire." [7]

---

6) Pellerin, Jean — **Le Calepin du diable**, Ed. du Jour, Montréal 1964 — p. 89.
7) Aron, Raymond — **La Révolution introuvable**, Ed. Fayard, Paris 1968.

PAR LA FAUTE DE MARCUSE

À la lumière de ce qui précède, peut-on conclure, sans encourir la vindicte de ceux qu'on a surnommés "les enragés", que leur contestation, telle que télécommandée par des intellectuels frustrés, n'a rien d'une révolution ? Il semble que oui. Elle n'est qu'une vaine réaction, une bataille d'arrière-garde menée dans le but de récupérer les privilèges périmés d'une petite élite vaniteuse et sentimentale. Cette petite élite a trouvé dans Herbert Marcuse — un philosophe allemand naturalisé américain, et qui est professeur à l'Université de Californie — le maître de son coeur.

Marcuse tient pour acquis que le développement de la machine et l'apparition de l'automation et des ordinateurs constituent une menace. Il soutient que les individus sont dominés et manipulés par les grandes institutions de l'État et des affaires, et que l'homme a l'obligation de s'opposer à ces institutions. Marcuse est l'un de ceux qui ont le plus contribué à fixer la mythologie de la contestation qui a marqué les années '60.

On ne peut nier que certains faits semblent parfois lui donner raison. Le fait, par exemple, que les jeunes aient à demeurer plus longtemps à l'université, par conséquent plus longtemps dans une situation d'irresponsabilité, de même que le fait qu'ils aient désormais à vivre dans un milieu pluraliste, avec des condisciples de toutes croyances et de toutes conditions, provoquent assurément des traumatismes. Les étudiants ont de plus en plus recours aux services psychiatriques. Ils sont devenus sujets au suicide, aux États-Unis surtout. Des observateurs ont fait remarquer avec justesse que, de nos jours, les jeunes ont de plus en plus le sentiment d'être noyés et ignorés dans la foule. Pour surmonter ce sentiment d'obscurité, ils cherchent des moyens de se manifester

en tant que personne.[8] Autre fait qui semble donner raison à Marcuse : les jeunes ont de plus en plus de mal à percer. En France, 20 pour cent des 550 000 universitaires échouent chaque année, tandis qu'un autre 50 pour cent abandonne la partie en cours de route. La Sorbonne a 30 000 étudiants en trop.

On comprend que les jeunes aient une furieuse envie de croire en tout ce que raconte Marcuse, et il semble raisonnable d'affirmer avec Robert F. Kennedy que la génération actuelle, aux États-Unis comme ailleurs, se voit "chargée d'un bien plus lourd fardeau de responsabilités que n'importe quelle génération qui l'a précédée".[9] Mais parce que ce sont des jeunes, il faut croire, avec le regretté sénateur, que "les cruautés et les obstacles de ce monde qui change si rapidement ne céderont pas à des dogmes dépassés et des slogans usés. Notre époque ne saurait être ébranlée par ceux qui s'accrochent à un présent qui déjà se meurt, qui préfèrent l'illusion de la sécurité au plaisir et au danger qu'entraîne la réalisation de tout progrès, même le plus pacifique".

8) Hunt, Morton M. & Corman, Rena — The Tormented Generation, in The Saturday Evening Post, 12-X-63.
9) Kennedy, Robert F. — To Seek a Newer World, Doubleday, New York 1968.

IV

La décennie des "enragés"

Vous haïssez le monde entier. Vous haïssez les croyants parce que la foi est un indice de bêtise et d'ignorance; et vous haïssez les incroyants parce qu'ils n'ont ni foi ni idéal. Vous haïssez les vieillards pour leurs vues arriérées et leur conservatisme; et les jeunes pour leur libéralisme.

Anton Tchékhov

N'allez pas vous fier à la violence, vous essoufflant en rapines; aux richesses, quand elles s'accroissent, n'attachez pas votre coeur.

Psaume 62, 11

Le monde est fatigué de la haine.

Mahatma Gandhi

Ceux qui liront l'histoire de la deuxième moitié du XXe siècle ne manqueront pas de s'étonner de l'intransigeance des jeunes des années '60, lesquels ont mérité le surnom d'enragés et n'ont pas hésité à se dresser en justiciers pour procéder à la mise en accusation et à la condamnation pure et simple de toute la société. D'ordinaire, les jeunes se montrent prompts à faire la révolution, mais c'est dans le but de susciter des réformes. Les jeunes des années '60 ont ambitionné d'être plus que des révolutionnaires; ils se sont érigés en exterminateurs, et ce, avec les bénédictions de maîtres (de culture traditionnelle) qui trouvaient en eux des alliés inconscients dans la tâche d'empêcher la prise du pouvoir par les technocrates (de culture nouvelle).

Ces maîtres traditionnels ayant cherché à démontrer qu'une société dominée par l'ordinateur rendait incertain l'avenir des jeunes, ces derniers tinrent aussitôt pour acquis que la technologie leur était hostile. Dans une étude remarquable, intitulée *Obsolete Youth*, l'éminent sociologue américain Bruno Bettelheim rapporte les propos d'un organisateur yippie : "Qui veut faire son avenir en Amérique maintenant ?" demande ce yippie. "L'économie américaine n'a plus besoin de jeunes. Nous sommes des déchets. Nous accomplissons notre destinée dans la vie en rejetant un système qui nous rejette." [1)]

1) Bettelheim, Bruno — **Obsolete Youth**, in **Encounter**, septembre 1969 — p. 31.

Le *système* se trouvant condamné, ses dirigeants devinrent dès lors la cible des *enragés*, lesquels, comme l'a noté le président de l'université de Harvard, en vinrent à croire que les maux de notre monde, ses cruautés et ses injustices résultent de machinations d'individus haut placés, ainsi que de la complaisance d'autres adultes qui les laissent exploiter impunément leurs combines abusives.[2]

On aurait une idée imparfaite du mouvement dit *contestataire* si l'on allait croire que seuls les sociologues et philosophes antitechnocrates l'ont inspiré. Y a également travaillé — comme on vient de le signaler — ce philosophe à la mode appelé Marcuse : un sceptique ironique et méprisant qui croit irrécupérable l'État moderne, tout voué qu'il est à un technocratisme inhumain. Partant des thèses de Marcuse, les animateurs de la contestation poussèrent plus loin le raisonnement et en vinrent à la conclusion que le monde des technocrates ne vaut guère la peine d'être sauvé. Il faut en précipiter la perte et organiser les éléments disponibles en conséquence. Et c'est ainsi qu'on assista à une levée de boucliers. Des opportunistes de la politique, du syndicalisme et du journalisme se firent volontiers les haut-parleurs des *enragés*, et l'on assista à l'avènement de ce que Jacob Burckhart a appelé "l'âge des terribles simplificateurs".

Dans *L'Homme unidimensionnel*, Marcuse avait décrété que l'*Establishment* est décadent et corrompu, ce qui ne devait pas manquer de confirmer les préjugés des jeunes radicaux. De plus, comme la force du vieux maître réside dans ce qu'il diagnostique, beaucoup plus que dans ce qu'il prescrit, ses disciples s'en sont donné à coeur joie. Ils savent beaucoup mieux critiquer qu'ils ne savent construire. Bien sûr, le propre de la jeunesse n'a jamais été d'apporter des solutions. Sa

---

2) Pusey, Natham M. — The New York Times, 11-VI-69.

nature l'amène à dépasser les bornes et à se tromper. "Toutes les erreurs des jeunes, dit Aristote, viennent de ce qu'ils dépassent en tout la mesure et agissent avec passion. Ils mettent en tout de l'excès; ils aiment à l'excès, haïssent à l'excès, et ainsi de toutes choses." [3] Cette citation du grand philosophe grec vient à point nommé nous rappeler que la contestation étudiante n'est pas d'hier. Les jeunes ont contesté sous tous les climats et à toutes les époques. De plus, ils ont toujours eu la conviction d'être seuls à détenir la vérité. De nos jours plus que jamais. "Ce qui frappe d'abord dans la colère militante des étudiants, dit le diplomate américain George F. Kennan, c'est l'extraordinaire degré de certitude qui l'inspire : certitude d'avoir raison, certitude de la justesse de ses propres réponses, certitude de la justesse et de la profondeur de sa propre analyse des problèmes de la société contemporaine, certitude que tous ceux qui ne sont pas d'accord sont iniques." [4]

Ceci étant dit, n'allons pas tomber dans l'excès contraire et croire que l'action de la jeunesse doit toujours être tenue pour inconséquente. Au contraire, dans toutes les civilisations, c'est la jeunesse qui a presque toujours apporté le meilleur ferment d'évolution. Ce ferment se révéla tantôt vivifiant, tantôt destructeur. Notre civilisation ne fait pas exception à la règle. Une partie de la jeunesse contemporaine entend s'agiter pour quelque chose, tandis que l'autre s'agite pour rien. En termes plus précis, disons que la majorité des jeunes veulent des réformes, ou du moins des changements, tandis qu'une minorité se range contre tout, uniquement, semble-t-il, pour le plaisir d'être contre.

---

3) Cité par Hicter, Marcel — **Le Courrier de l'Unesco,** avril 1969.
4) Kennan, George F. — **Rebels Without a Program,** in **The New York Times Magazine,** 21-I-68.

POUR UNE RÉFORME, OU POUR UNE CONTRE-CULTURE ?

Hostiles à l'ordre établi, la majorité des jeunes entendent plutôt y apporter des réformes. Mais — phénomène inusité — dans cette majorité, un certain nombre travaillent à l'élaboration d'une contre-culture, c'est-à-dire une culture en opposition aux valeurs du monde conformiste. Mais tous s'opposent aux gouvernements établis et au capital bourgeois. Tous se fixent des idéaux démocratiques et se révèlent en grande tentation de recourir à des actes anarchiques pour les atteindre. Mais encore une fois, la jeunesse se comporte ainsi depuis la plus haute antiquité.

Autre caractéristique de la jeunesse : son besoin d'une cause à défendre. Peu importe que cette cause soit animée par des sentiments d'amour ou de haine, pourvu qu'elle nécessite un déploiement d'énergie. Selon un professeur de l'université du Wisconsin [5], la jeunesse — surtout celle qui est issue de milieux opulents — a des torpeurs à dissiper et, pour y arriver, se montre souvent disposée à épouser une cause activiste. Ceux parmi les jeunes qui croient souffrir d'aliénation sont capables de se passionner pour un idéal. Ils sont même capables d'aimer les autres. Mais il semble que les jeunes de l'ère postindustrielle possèdent des caractéristiques que n'avaient pas les jeunes des âges révolus. Ils sont conscients de former une classe à part et, de ce fait, ont tendance à se détacher du monde adulte et à lui devenir hostile. Ce phénomène paraît avoir été peu fréquent dans l'histoire.

Enfin, notons que la jeunesse a besoin d'évasion, d'aventure, d'émotions fortes et même de violence. Le journaliste canadien Naïm Kattan fait remarquer qu'en Europe "les guerres de conquête et les expéditions coloniales ont four-

5) Halleck, Seymour L. — The New York Times, 12-V-67.

ni à la jeunesse, en plus d'un champ d'action, un moyen de s'initier à l'âge adulte. Aux États-Unis, ce fut la conquête du continent. L'espoir, c'était l'Ouest. Non seulement la violence était permise, mais elle représentait une médiation avec le réel". [6]

Les jeunes d'aujourd'hui ont moins de veine, si l'on peut dire. Ils n'ont plus de *Far West* à conquérir. Mais ils n'ont pas moins besoin d'activités et de violence. Les activistes ne sont rien d'autre que des violents qui cherchent à se défouler, peu importe la cause. Quand les prétextes d'agitation ou de manifestation se font rares, on les voit tout désemparés. Rentrant d'une prospection au Proche-Orient, un membre de la *Student for a Democratic Society* a déclaré : "Maintenant que Che Guevara est mort, et que la guerre du Viêt-Nam est presque finie, nous avons besoin des Palestiniens pour relever l'étendard de notre cause. Notre mouvement s'effriterait sans une guerre de libération." [7]

LES JEUNES : UNE NOUVELLE CLASSE

Au fond, les jeunes se sentent de plus en plus seuls dans la foule des adultes, et s'ils se cherchent des causes, c'est peut-être d'abord pour se retrouver et se serrer les coudes. C'est peut-être aussi pour bien marquer leur détermination de ne pas se laisser noyer dans cette foule ou, pour mieux dire, cette masse qu'une culture traditionnelle leur a plutôt appris à mépriser. De ces sentiments confus, les jeunes tirent sans doute la conviction qu'ils ont de former désormais une classe à part.

Parlant devant la commission chargée d'enquêter sur les désordres étudiants à San Francisco, le doyen S. I. Hayakawa

6) Kattan, Naïm — **Le Devoir**, Montréal — 8-XI-69.
7) Cf **Newsweek**, 18-VIII-69.

a justement fait état du fait que les étudiants estiment faire partie d'une élite, une sorte d'aristocratie de l'esprit et, par conséquent, ne se sentent pas liés par les conventions et les contraintes de la vie de tous les jours. "Ils font un culte de l'hédonisme, a encore dit le doyen, ils méprisent les citoyens utiles et prennent leur plus grand plaisir à scandaliser la classe moyenne et la classe pauvre en tenant des propos, affichant une conduite et portant des vêtements outrageants. Ils ont un profond mépris pour le processus démocratique grâce auquel le boucher, le boulanger et le fabricant de chandelles disposent d'une voix égale à la leur dans la conduite des affaires." [8]

Ici encore, il importe de rappeler que l'instinct qui incite les jeunes — surtout les étudiants — à faire chambre à part dans la société est vieux comme le monde. Si on le remarque davantage aujourd'hui, c'est uniquement parce que la population étudiante a pris des proportions gigantesques et commence à se faire sentir comme classe. En prenant conscience de leur nombre et de leur importance comme classe, les jeunes cherchent naturellement à institutionnaliser des instincts qui, dans la société traditionnelle, n'étaient que passagers. En rendant permanente leur révolte passagère, certains jeunes espèrent créer une sous-culture.

Quelque 400 000 représentants de cette sous-culture se réunissaient à Woodstock, près de Bethel, dans l'État de New York, en août 1969, provoquant le *happening* le plus fantastique qu'on ait jamais imaginé. Trois jours durant, cette foule a pataugé dans les enclos boueux d'une ferme, sans que n'éclate aucune discorde d'envergure. Dans ce capharnaüm indescriptible, le trafic de la drogue s'est fait à ciel ouvert; des jeunes ont été malades et ont pu être traités sur

8) Hayakawa, S. I. — The New York Times, 14-V-69.

place; des bébés sont nés. "Trois jours de paix et de musique", vécus par la foule la plus bigarrée qui soit. L'importance de cet événement réside dans le message collectif que cette foule a voulu faire passer. Venus des quatre coins des États-Unis et du Canada, ces jeunes avaient pourtant en commun plusieurs caractéristiques — qu'ils ont encore d'ailleurs. Ils sont tous conscients d'appartenir à une minorité victime d'aliénation et noyée dans une société d'abondance. Ils condamnent tous le matérialisme, bien que l'abondance leur soit assurée à tous, ou presque. Ils prêchent la révolution morale, la priorité du moi, le mépris de la raison et une anarchie dionysiaque. La plupart s'adonnent aux stupéfiants secs (marijuana, hachisch); quelques-uns (relativement peu) ont recours aux acides (LSD, héroïne). Mais tous disent "nous", par opposition à "eux", les adultes, les réguliers, les conformistes jugés irrécupérables. Ces sentiments communs forment la base de la sous-culture qu'entend mettre sur pied et maintenir le mouvement hippie — le vrai, et non ses simulacres.

LES ANARCHISTES ET LES NIHILISTES

Mais encore une fois rappelons que le hippie — le pur et authentique hippie — est un révolté certes, mais un révolté qui fait de la non-violence une mystique et qui se montre soucieux de morale et de réforme. Il cherche non à détruire, mais à édifier quelque chose d'autre.

À côté du hippie, et de cette majorité de jeunes qui fait du bruit, sans doute, mais qui se dit en quête d'un monde meilleur, s'agitent aussi des anarchistes et des nihilistes qui, eux, ont véritablement la haine de l'ordre.

John Gardner, ancien secrétaire de la Santé, de l'Éducation et du Bien-être aux États-Unis, remarque avec stupé-

faction que certains jeunes ont plaisir à se fâcher et à haïr. Ces jeunes se montrent hargneux à l'égard de la vertu, se dérobent devant les tâches supérieures, se montrent malhonnêtes à l'égard de l'honnêteté, et cyniques quand il s'agit de manipuler les autres. Les droits de la majorité n'existent pas pour eux. Ils n'éprouvent aucun intérêt à examiner rationnellement les problèmes. Ils vont jusqu'à chahuter pour empêcher l'adversaire d'exposer son point de vue. Ils cherchent à avilir les personnes en autorité et à détruire leur dignité. [9]

L'ancien secrétaire donne l'impression de généraliser un peu. En réalité, les jeunes dont il décrit la conduite ne forment qu'une très faible minorité. Il est vrai que cette minorité se révèle très agissante, très bruyante et, avouons-le, très inquiétante. Elle rejette l'ordre parce qu'elle le considère comme illégitime. Citons encore le doyen Hayakawa, nous référant toujours à sa déposition devant la commission chargée d'enquêter sur les désordres d'étudiants à San Francisco. Cherchant à se mettre dans la peau des nihilistes, le doyen a expliqué aux enquêteurs qu'aux yeux de ces jeunes l'autorité de Washington, de l'État de la Californie et de la police ne présentait aucune légitimité. Forts de cette conviction — souvent inspirée par leurs professeurs d'ailleurs — les étudiants, non seulement ont jugé bon, mais ils ont cru de leur devoir de lancer des briques à la police, de refuser de faire le service militaire, de résister à l'autorité du gouvernement sous toutes ses formes, etc. [10]

L'attitude et les dires du jeune professeur montréalais Stanley Gray viennent corroborer le témoignage du doyen

9) Gardner, John — cité par James Reston in The New York Times, 20-IV-69.
10) Hayakawa, S. I. — in The Chronicle of Higher Education, reproduit dans La Presse de Montréal, 18-VIII-69.

Hayakawa. Selon Gray, en effet, le désordre et la désobéissance échappent aux sanctions, attendu que les règlements universitaires ne commandent pas l'obéissance simplement parce qu'ils existent. De fait, et toujours selon Gray, ces règlements, à cause de leur caractère raciste, se rendent indignes d'obéissance.[11)]

L'AMOUR DE LA HAINE

Mais ces deux témoignages ont quelque chose de déroutant. Ils laissent entendre que les radicaux auraient des préoccupations morales, ce qui est contraire à la vérité. Les radicaux se moquent bien de la morale, des réformes et de la légitimité. S'il leur arrive — comme Stanley Gray — de faire de la casuistique, ce n'est pas pour susciter quelque réforme, mais seulement pour faire rire la galerie et signifier son profond mépris de tout le système.

Ceux qui ont pu les observer de près affirment que les radicaux de la *Students for a Democratic Society* par exemple constituent une force antidémocratique, aucunement intéressée à maintenir la liberté de presse ou de parole, ni à respecter aucun contrat social à commencer par le leur.[12)] Les nihilistes n'ont pas besoin du prétexte d'une prétendue illégitimité des institutions. Ils veulent détruire la société, non parce qu'elle leur paraît illégitime, mais parce qu'elle leur inspire une haine profonde.

Les gens normalement respectueux des institutions et des lois cherchent toujours à découvrir les mobiles logiques qui inspirent les actes de leurs semblables. Dans le cas des anarchistes nihilistes, ces mobiles n'existent pas, ou plutôt,

11) Rodwanski, George — The Montreal Gazette, 17-VII-69.
12) cf Hechinger, Fred — The New York Times, 30-VI-69.

comme assure Bettelheim, leurs véritables mobiles s'inspirent de la haine, et non du désir d'un monde meilleur.[13]

Hitler a toujours invoqué les "souffrances du peuple" comme mobiles de son action. Un grand nombre d'Allemands (et plusieurs Européens) ont cru qu'il créerait effectivement un ordre nouveau, ne voyant pas que la véritable source de sa passion pour le changement était faite d'un énorme ressentiment. Le führer n'a eu qu'un seul amour : la haine, mais cette haine, il lui a donné des apparences de divinité. Incidemment, le troisième Reich — et c'est toujours Bettelheim qui le rappelle — a fini par avoir toutes les apparences d'une Église avec ses croyants convaincus d'être seuls à défendre la vérité et la morale. Cette conviction leur donnait le droit de détruire tout ce qu'ils jugeaient illégitime. Ils sabotaient les assemblées, empêchaient les gens de parler, rudoyaient ceux qui n'étaient pas totalement d'accord avec eux.

À l'instar des jeunesses fanatisées par Hitler, une minorité active de jeunes d'aujourd'hui se disent résolus, non de réformer, mais de détruire les institutions existantes. Le Rapport de la *National Commission on the Causes and Prevention of Violence*, publié en 1969, aux États-Unis[14], contient des observations précises et fort pertinentes sur le comportement collectif de ces groupes extrémistes. "Par des tactiques spectaculaires, dit le Rapport, ces groupes ont attiré l'attention d'un vaste public sur eux-mêmes, et ils ont souvent contraint les autorités universitaires, soit à se rendre, soit à faire face à la force par la force." Dans une déclaration récente signale le rapport, l'*American Council on Education* a noté qu'il s'est développé, parmi certains groupes de jeunes, un culte de l'irrationnel et de l'incivilité qui compromet grandement toute tentative en vue de maintenir une marge raison-

13) Bettelheim, Bruno — loc. cit.
14) cf The New York Times, 10-VI-69.

nable de communications humaines. Parmi ces vénérateurs de l'irrationnel, on dénombre un noyau de destructeurs qui ont renoncé à espérer quoi que ce soit de la société contemporaine, de l'université actuelle et de toute discussion comme moyen de provoquer des changements significatifs. On a tout lieu de croire, remarque enfin le Rapport, que le premier but des révolutionnaires étudiants est de provoquer un appel à la police pour qu'ensuite la conduite de cette dernière fasse basculer l'opinion publique de leur côté. Ces sortes d'agitateurs n'ont aucune préoccupation de réforme. Comme a proclamé un leader de la *Students for a Democratic Society*: "Nous ne cherchons pas à libéraliser l'ordre établi, mais nous essayons de nous en libérer." Parlant des SDS, le directeur du FBI, J. Edgar Hoover, a dit qu'"à la base de la pensée de ce groupement apparaît la conviction que la société américaine est corrompue et mauvaise. Il faut, par conséquent, la détruire. La réformer est impossible. Il faut, ainsi que les valeurs judéo-chrétiennes, la liquider. La nouvelle gauche se complaît à désacraliser le drapeau, ridiculiser les héros et dénigrer l'histoire". [15]

Les extrémistes genre SDS, *Minutemen* et *Black Panthers,* bien que d'orientation diverse, ont tous contribué à mettre au point des méthodes et des tactiques qui ont fait école dans les deux Amériques et en Europe. Après avoir porté le désordre dans les universités — premier pas vers la destruction de la société américaine, assurent les théoriciens — le SDS cherche maintenant à noyauter les syndicats. Gret Calvert, ancien secrétaire national du mouvement, annonçait en 1967 : "Nous travaillons à la mise sur pied d'une force de guérilla en milieu urbain. Nous organisons activement la sédition." [16]

15) cf The Toronto Globe & Mail, 16-IV-69.
16) Brooks, Thomas R. — The New Left is Showing its Age, in The New York Times Magazine, 15-VI-69.

UNE NOUVELLE MYTHOLOGIE

Une impressionnante vague de haine et de destruction menace donc de s'abattre sur le monde occidental en général et sur l'Amérique du Nord en particulier. Cette vague, comme on sait, est faite du ressentiment des antitechnocrates, lesquels, depuis la fin de la dernière guerre mondiale, n'ont cessé d'élaborer une mythologie socialo-nationaliste. Avec des accents qui laissent deviner une sainte fureur, cette mythologie décrète que le capitalisme américain et le socialisme soviétique doivent être détruits parce que désormais installés dans le gigantisme technocratique. Contre toute évidence, la mythologie décrète encore que le capitalisme ne profite qu'à quelques privilégiés, que l'autorité, parce que soumise à l'*Establishment,* s'est dégradée et a, par le fait même, compromis sa légitimité. Il faut donc rejeter toute autorité et, surtout, celle de la religion, de la famille, des maîtres, des institutions, de l'âge, de l'expérience et, bien entendu, de la police.

En plus de se dresser contre le matérialisme et contre l'autorité, la mythologie nouvelle se dresse farouchement contre tout colonialisme. Elle s'en prend surtout à celui de Washington, jugé par elle le plus nivelant et le plus avilissant. La mythologie décrète bien d'autres choses encore, se plaisant surtout à dresser les masses contre les dirigeants, la bourgeoisie, les riches, les élites en général. Elle voit partout des machinations ténébreuses. Tout lui est prétexte à démontrer que les déshérités ou les malchanceux sont colonisés ou exploités par tous ceux qui ont réussi dans la vie. En un mot, la mythologie est conçue de manière à provoquer éventuellement le soulèvement d'une partie de la population contre l'autre partie.

Ceux qui savent discerner les cheminements de cette mythologie dans les officines des formations politiques, dans

les *mass media,* dans les syndicats et jusque dans les collèges et les universités, ne s'étonnent guère des vagues intermittentes de violence qui déferlent sur le monde occidental depuis quelque temps. Les passions et la haine qu'avive sans cesse cette nouvelle mythologie font que désormais certains révolutionnaires sont prêts, comme dit Albert Camus, à "tuer la liberté afin d'instaurer le règne de la justice".

Dans une formule intraduisible, les *Black Panthers* désignaient comme suit l'année 1968 : "The Year of the Pig, the Death of the Ballot, the Birth of the Bullet." (L'année du porc (flic) ; la mort du bulletin de vote; la naissance de la balle de fusil.) C'est un fait que c'est surtout en 1968 que la jeunesse a le plus fait preuve de désinvolture. Inspirée toujours par la mythologie qu'avaient conçue ses maîtres, elle a démontré à quel point elle ne se sentait pas liée aux traditions et à l'ordre social. Partout, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Grande-Bretagne, en Tchécoslovaquie, au Canada, au Mexique, en Amérique latine et, bien entendu, aux États-Unis, la jeunesse semble s'être donné le mot pour faire savoir qu'elle souffrait d'une frustration collective. Pour se soulager, elle a organisé partout des protestations de masse, des grèves, des émeutes.

LA DÉMISSION DES ADULTES

On n'a peut-être pas assez remarqué que toute cette agitation s'est faite avec la connivence des adultes : des parents qui tenaient à tout prix à passer pour progressistes et des professeurs qui cherchaient par tous les moyens à se maintenir dans le vent. Se gardant bien de se déclarer ouvertement, plusieurs jeunes professeurs menaient subrepticement le bal.

De leur côté, des parents, des politiciens, des ecclésiastiques et quantité d'opportunistes se sont mis, eux aussi, à

colporter les demi-vérités de la nouvelle mythologie, et à condamner la société et le monde à tour de bras, affaire de s'attirer les faveurs d'une jeunesse qu'on se piquait de comprendre. Loin de se réjouir de cette connivence, les jeunes en ont ri. Ils y virent une nouvelle et flagrante manifestation de ce que Julien Benda a appelé "la trahison des clercs". Parlant devant le *Massachusetts Institute of Technology* (MIT), le professeur George Wald, prix Nobel de médecine 1967, n'a pas craint d'affirmer : "Le problème de ce pays et de nous tous n'est pas le trouble qui s'empare des jeunes, mais le trouble qui s'empare des adultes. J'ai bien peur que nous ayons confondu les choses, et nous croyons la confusion inévitable... Le sentiment de frustration qui afflige la jeunesse n'est pas qu'elle ne sache pas quoi faire, mais que nous, adultes, ne sachions pas quoi faire." 17)

Le professeur montréalais Maurice Champagne apporte quelques-unes des raisons profondes de cette démission des adultes. "Notre société, dit-il, s'est retrouvée du jour au lendemain sans fondements. La religion est apparue comme une supercherie, la politique un scandale, malgré les efforts évidents de purification, la famille un "noeud de vipères", l'enseignement une démagogie d'impuissance et d'incompétence, la justice une plaie sociale, le mariage un esclavage inutile." On voit là un prolongement de la mythologie à la mode. Et le professeur d'ajouter : "Les parents s'annihilent devant leurs enfants, les professeurs s'annihilent devant les étudiants, les clercs s'annihilent devant les laïcs..." 18)

Il est certain que nous vivons à une époque qui se complaît dans le pessimisme et le défaitisme. De nos jours, il est de bon ton de ne rien trouver de bon. Il convient d'afficher ostensiblement et partout son mépris tant des valeurs passées

17) Wald, George — **The New York Times**, 27-IV-69.
18) Champagne, Maurice — **Le Devoir**, Montréal, 23-X-68.

que du système présent. Pour être vraiment *in* — selon l'expression à la mode — il importe de bien indiquer qu'on se désolidarise entièrement de l'*Establishment*. C'est même là, estime-t-on, l'indice le plus sûr d'un esprit progressiste, et malheur à l'énergumène qui s'avise d'aller trouver quelque chose de défendable dans les institutions en place.

Ce mouvement de démission des adultes a été lancé dans les universités, surtout par des professeurs en sciences sociales, ces *littéraires* qui — nous l'avons vu — trouvent maints prétextes à condamner sans rémission ce monde chaotique et pervers au sommet duquel trônent leurs frères ennemis, les *scientifiques*. Ces « sociologues » aigris ou souvent trop jeunes promulguent, à l'égal de dogmes, les théories défaitistes des philosophes à la mode. Ils s'ingénient à tout politiser ; ils cherchent surtout à provoquer l'indignation et la colère de leurs élèves, et lorsque éclate la violence, ils la condamnent du haut de leur tour d'ivoire, tout en se réjouissant secrètement des terreurs qu'elle répand. Et c'est ainsi que certains universitaires ont prostitué leur chaire. Ils ont renié leur rôle d'éclaireur. Ils ont démissionné.

L'exemple venant de haut, nombre de parents, d'enseignants et d'ecclésiastiques ont tenu, eux aussi, à montrer qu'ils étaient « dans le vent ». Ils se sont inscrits en faux contre tout ce que les « enragés » dénonçaient. Résultat : ils se sont couverts de ridicule. Ils ont l'air de mauvais chefs qui cherchent, tant bien que mal, à battre la mesure au rythme d'un orchestre qui les ignore. Ils ne se rendent pas compte qu'on les prend désormais pour des clowns. Ils se croient très forts parce qu'ils encouragent des jeunes à mettre la hache dans le système, alors que ce que veut savoir la génération montante, ce n'est pas ce qu'il faut détruire, mais bien plutôt ce à quoi il importe de se raccrocher. Les jeunes ne sont pas

contre la morale ; ils sont contre les hypocrites qui la leur ont prêchée sans s'y conformer.

Les adultes n'ont pas seulement abdiqué leur rôle ; ils n'ont pas seulement démissionné, mais ils se sont avilis ; ils se sont dégradés d'une façon pitoyable en cédant, sans résistance, ou presque, à tout ce que faisait mine d'exiger leur progéniture. Pareille veulerie ne les a guère grandis aux yeux de la génération nouvelle. Bien au contraire, elle a mis en relief la fragilité des croyances et convictions qu'ils avaient prétendu avoir avant leur « conversion » à la démission. Les jeunes ont bien raison de mépriser des adultes aussi dépourvus d'os ; des adultes en qui ils auraient voulu voir des guides, mais qui se sont révélés de pitoyables girouettes prêtes à tourner à tous les vents.

On peut dire que la mise en accusation de la société moderne par la nouvelle génération a pris tous ces gens-là au dépourvu. Ils n'ont pas su trouver les arguments qu'il fallait pour faire l'éloge des valeurs qu'ils ne respectaient plus que du bout des lèvres, et qu'ils ne savaient plus apprécier tellement ils en avaient été gavés.

V

Une société ébranlée sur ses bases

Ci-gît un homme qu'une femme a dominé, et le démon dominait cette femme.

Robert Burns

Et, plus ou moins, la Femme est toujours Dalila.

Alfred de Vigny

Résumons : l'avènement prématuré du XXIe siècle a semé la déroute dans les rangs des élites traditionnelles. Dans un geste d'auto-défense, ces élites ont entrepris d'associer les générations montantes à leur réaction, d'où les explosions de violence qu'ont provoquées certains groupes marginaux. Cette violence servit d'exutoire à des jeunes qui ne savaient plus, par ailleurs, où donner libre cours à leur exubérance et à leur énergie naturelles, et elle s'inscrivit dans le contexte de la mythologie américaine, toute peuplée de soldats, de cow-boys, d'espions, de shérifs et de bandits aux fusils agiles. Mais tous ces faits récents et connus ne constituent que la surface des choses. L'essentiel de ce qui est en train de se passer sous nos yeux obéit à des mobiles beaucoup plus profonds.

Voici d'abord quelques redondances : le monde occidental dirige la caravane humaine depuis bientôt trois mille ans. Sa puissance, il la doit incontestablement aux valeurs judéo-chrétiennes, lesquelles sont toutes empreintes de ferments gréco-latins. C'est de la philosophie judéo-chrétienne que l'homme de l'Ouest tire l'énergie qui l'anime; c'est cette philosophie dynamique qui lui communique sa vision optimiste du monde; c'est cette tradition enfin qui lui a constamment fait rechercher le progrès et le changement. Or, la philosophie judéo-chrétienne a pour fondements la croyance en un Être suprême personnel. Elle tend à un juste équilibre entre le spirituel et le matériel. Elle prône le respect de la vie et de la personne, et enseigne une morale qui fa-

vorise la permanence de l'institution familiale, ainsi que le maintien d'habitudes de vie qui ont favorisé l'équilibre des cultures qu'elle a fait éclore.

Ceux qui acceptent d'étudier l'histoire sans parti pris doivent forcément convenir que c'est cette philosophie humaine et raisonnable qui a fait la force de l'Occident. À quelques reprises, au cours des derniers siècles, le monde judéo-chrétien a eu envie de se débarrasser de cet héritage millénaire, mais, à chaque fois, il eut à s'en repentir : les événements vinrent toujours lui rappeler qu'il ne pouvait, à la fois, demeurer fort et renier la philosophie qui fait sa force.

Le dernier reniement ou, pour mieux dire, le dernier mouvement de révolte remonte au début de l'ère nucléaire. On dirait que, fort de ses découvertes dans le domaine des armes, des communications et de l'espace, l'homme a cru qu'il pourrait bien s'affranchir, une fois pour toutes, de ce qu'il a toujours eu envie d'appeler des superstitions d'un autre âge. En moins de vingt ans, l'Église, la famille, l'école et nombre d'institutions politiques, religieuses et sociales ont été remises en question un peu partout. Au cours des seules années '60, l'autorité ecclésiastique, familiale et académique a été systématiquement battue en brèche.

Simultanément, on a assisté — ici-même au Québec — à un abandon sensible de la pratique religieuse. Des traditions solidement établies ont disparu d'une façon phénoménale. Ainsi, le taux de natalité — traditionnellement élevé — a baissé de presque 50 pour cent en seulement dix ans, cependant que le nombre de divorces augmentait d'une manière effarante. L'Assemblée des évêques du Québec vient de lancer le cri d'alarme : en seulement vingt-six mois — soit du 1er juillet 1968 au 9 septembre 1970 — le greffe de

Montréal a reçu 11 030 dossiers de divorce civil, et les nouvelles demandes de divorce s'accumulent au rythme de 500 par mois.[1] Enfin, il appert que le nombre de prêtres, religieux et religieuses qui quittent les ordres grandit de jour en en jour.

LA FIN DU "MONDE À PAPA"

La religion en tant qu'institution a subi de sérieuses secousses en Occident depuis le début de l'ère nucléaire. L'Église chrétienne, et en particulier l'Église catholique, a subi de profondes transformations. Ces transformations ont perturbé les habitudes de plusieurs qui considèrent désormais que l'Église a cessé d'être pour eux le havre, la maison familière qu'on critiquait volontiers mais où l'on aimait revenir et où l'on se sentait chez soi. Cette Église réputée immuable, et qui avait survécu à toutes les tempêtes, voilà qu'elle se met à faire des gambades; voilà qu'elle se montre prête à faire toutes les concessions qu'on voudra. Elle a mis au rancart sa langue, sa musique, son apparat rituel et même des textes et des formules tenus pour consacrés. Elle est allée jusqu'à chasser du ciel des saints populaires et vénérés. Que reste-t-il donc ? demandent les traditionnalistes. Si ce qu'on croyait immuable a pu à ce point changer, si des certitudes qu'on égalait presque à des dogmes peuvent être ainsi ébranlées, est-ce que tout ce qui reste de religion ne finira pas aussi par disparaître ? Est-ce qu'on ne va pas bientôt nous annoncer que Dieu n'existe pas ? L'homme moyen en a complètement (lui aussi) perdu son latin, et il succombe, peu à peu, à la tentation d'Ivan Karamazov. Si Dieu n'existe plus, se dit-il, alors tout est permis !

---

1) Document pastoral émis le 17 septembre 1970, et publié dans **Le Devoir**, 25-IX-70.

Ce raisonnement torturé hante plus d'esprits qu'on ne croit, et explique en partie la régression de la pratique religieuse, la baisse de la morale et la recrudescence de la violence jusqu'au niveau civique dans le monde occidental en général, aux États-Unis et au Québec en particulier. Dans cette province où, estimait-on, "rien ne doit changer", voici que tout s'est mis à évoluer à un rythme incroyable ces derniers vingt ans. Les générations qui ont assisté à ces changements se sentent aujourd'hui traumatisées à plusieurs points de vue, notamment en ce qui concerne la pratique religieuse. En novembre 1966, un sondage révélait que deux tiers des jeunes à Montréal et les quatre cinquièmes des jeunes dans le reste du Québec assistaient encore à la messe tous les dimanches. Ces proportions ont diminué depuis, et tout indique qu'un nombre grandissant de jeunes et de moins jeunes abandonnent la pratique religieuse au Québec, ce qui est conforme à une tendance générale en Amérique du Nord.

Il y a quelques années, des étudiants se réunissaient à Darmouth dans le but de se pencher sur les *Great Issues* de leur temps. "Au cours des réunions, a noté un étudiant de Chicago, je n'ai entendu personne prononcer le mot *Dieu*. N'est-ce pas là un *great issue ?*"

Un sondage *Gallup*, effectué en 1969, indique que la pratique religieuse aux États-Unis est passée de 49% en 1958 à 43% en 1968. On a cité, ces dernières années, plusieurs cas d'églises qu'il fallut fermer au culte, ou vendre aux enchères, faute de fidèles.

À la désertion des églises, correspond la pénurie des vocations religieuses. On note que le recrutement sacerdotal, dans les séminaires protestants, est légèrement à la hausse, tandis qu'il se révèle à la baisse chez les catholiques, et ce, tant aux États-Unis qu'au Canada. Pour comble, des chiffres

jugés conservateurs indiquent qu'environ 4 000 prêtres quittent les ordres chaque année aux États-Unis. Serait-ce que ces gens quittent un état qui n'apporte plus les avantages et le prestige qui y étaient attachés aux époques de ferveur religieuse ? Quoi qu'il en soit, pareille désertion est assurément un signe des temps. C'est l'éclatement à tous les niveaux. Les prêtres et les évêques qui ne quittent pas les ordres ont tendance à tout remettre en question, même l'autorité de Rome, ce qui est considéré, par les progressistes, comme un signe de santé. Mais ces sortes d'insubordinations (justifiées et salutaires à bien des points de vue) ajoutent encore au trouble des esprits simples, et les incitent davantage à jeter, eux aussi, le manche après la cognée.

LE DÉCLIN DE LA FAMILLE

Si le bois vert a pu pourrir d'une façon aussi imprévue, comment s'étonner de voir le bois sec tomber aussi soudainement en poussière ? La famille a fait la force de l'Amérique au cours des trois siècles de son histoire. La voilà en danger de se dégrader. Le recensement de 1960 a révélé que les États-Unis comptaient alors 1.8 million de femmes divorcées, et environ treize millions d'enfants appartenant à des foyers disloqués. Un couple sur quatre, aujourd'hui, finit par demander le divorce aux États-Unis, et le taux continue d'augmenter, notamment dans certaines régions surpeuplées de la côte ouest où 70% des foyers sont brisés.

Pour ce qui est du taux de natalité, il est passé de 30.1 naissances par mille habitants en 1910, à 17.7 en 1969. On estime que, chaque année, un demi million de jeunes désertent leur foyer. (cf. *Time* 28-XII-70)

Les conséquences de cet état de choses ne manquent pas de sauter aux yeux de tous et, en particulier, aux yeux de la

Society for the Emancipation of the American Male (SEAM), laquelle estime qu'à cause de la démission de la famille en général, et de la femme en particulier, la société américaine compte désormais vingt millions de malades mentaux, six millions d'alcooliques et huit millions d'homosexuels.

SEAM est visiblement misogyne; elle schématise un peu fort, et accable la femme sans pitié. La débilité mentale n'a aucun rapport avec les désordres familiaux; elle se manifeste autant dans les foyers unis que dans les foyers brisés. Ses causes se révèlent, thérapeuthiquement, beaucoup plus physiques que psychologiques. Mais il reste que la délinquance juvénile, le recours à la drogue, l'alcoolisme, voire l'homosexualité, résultent souvent des incompatibilités et de la désunion dans la famille, et la responsabilité de cette désunion incombe tout autant à l'homme qu'à la femme. La famille est une entreprise collective qui ne vaut qu'à condition de durer, et elle dure à condition que les conjoints mettent souvent et beaucoup d'eau dans leur vin.

Se référant aux perturbations provoquées par la gent estudiantine, M. Richard Nixon affirmait, au cours de sa campagne à la présidence des États-Unis : "Lorsque le foyer, l'école et l'Église d'une société libre manquent à leur rôle de chien de garde des valeurs, comme ce fut le cas en Amérique ces dernières années, alors la population doit, pour assurer sa protection, s'en remettre à la police, au procureur et à la cour."

Ces propos s'inspirent, certes, de la philosophie "à papa", mais ils s'appuient sur des faits que nul ne peut nier. Pour atténuer l'accent paternaliste qui les caractérise, accolons-leur les réflexions empreintes de sagesse et d'humanité du célèbre neurologue canadien — ami de la famille — le doc-

teur Wilder Penfield : "Dans la vie de tout homme célèbre, affirme ce médecin montréalais, il y a une femme forte, sage, généreuse. Dans la vie de chaque enfant gâté, il y a une femme faible, légère, égoïste." Et le médecin-philosophe d'ajouter : "Je voudrais souligner que le comportement anti-social a envahi les nations de l'Ouest en même temps que la femme s'émancipait (. . .) Les bonnes choses de la vie nous viennent de la femme. C'est la femme qui crée le foyer, elle qui façonne la conscience de l'enfant qui grandit, elle qui met de l'ordre, elle qui recèle tous ces biens qui attachent l'homme à la maison qu'il a bâtie : la chaleur, le bon accueil, la camaraderie qui l'y rappellent chaque soir."[2)]

Hélas, notre société n'est pas conçue en fonction des contraintes qu'impose la famille ou la classe mais, comme le note le docteur David Abrahamsen, psychiatre de New York, en fonction du succès et, dans l'Amérique des plus de quarante ans, le succès n'a pas consisté à réussir sa vie, mais à gagner beaucoup d'argent. Cette Amérique-là a confondu grossièrement la fin et les moyens, et cette confusion résulte, pour une bonne part, du fait que la femme occupe trop de place dans la culture nord-américaine, et cette place qu'elle occupe n'est pas la sienne. Pour comble, elle revendique encore plus de cette place qui n'est pas la sienne. Elle veut de plus en plus prendre la place des hommes, et de moins en moins occuper la sienne. C'est probablement sa façon à elle d'extérioriser les traumatismes provoqués par le rythme trop rapide des changements.

UNE MATRIARCHIE DÉCADENTE

Certains sociologues estiment que l'Amérique forme une vaste *matriarchie,* en ce sens que la femme domine tout :

2) Penfield, Wilder — **L'Homme et sa famille**, Proops Press, Montréal, 1967.

l'art, la morale, le sexe, la publicité, la mode, etc. C'est elle qui conditionne la plupart des rapports humains, et les publicitaires de *Madison Avenue* invoquent sans cesse sa conception du bon goût et du bien-être pour accélérer le rythme de la consommation des biens et, par le fait même, celui de la production qui enrichit producteurs, investisseurs et travailleurs. La femme et sa conception du bien-être constituent désormais le barème du genre de vie et du standing social auxquels tous doivent maintenant aspirer en Amérique du Nord.

D'autres sociologues estiment que le mot *matriarchie* est trop fort. Selon eux, l'Amérique reste une société menée par l'homme, mais où la femme occupe visiblement une place prépondérante. Pour bien décrire le phénomène qu'entrevoient ces observateurs, le jargon inventé par G. Rattray Taylor semble mieux convenir. Écrivain de nationalité britannique, Taylor est l'auteur d'une fascinante étude sur "le sexe dans l'histoire" [3], où il démontre qu'à certaines époques les enfants mâles ont eu tendance à prendre leur père pour modèles, ce qui a eu pour effet de déclencher une ère *patriste,* alors qu'à d'autres époques la tendance a été de modeler sa conduite sur celle de la mère, ce qui a déterminé l'avènement d'ères *matristes.* Ces néologismes semblent plus propres à décrire le phénomène qui nous préoccupe. En tout cas, ils ont le mérite de différer grandement des concepts de matriarchie et de patriarcat avec lesquels il importe de ne pas les confondre.

Selon Taylor, la réticence face au sexe, l'autoritarisme et le conservatisme en politique ont toujours caractérisé les périodes *patristes* de l'histoire, alors que le défoulement sexuel

3) Taylor, G. Rattray — **Sex in History**, Thames & Hudson, Londres, 1953.

et une démocratie progressiste et révolutionnaire ont triomphé en périodes *matristes.* Ainsi, les périodes patristes, comme le Moyen Âge et la Réforme, se caractérisent par un grand souci de discipline et de morale, tandis que des périodes matristes, comme la Renaissance, le siècle classique et le Romantisme, ont plutôt eu tendance à préférer la liberté à la discipline, la nouveauté à la tradition. L'auteur fait remarquer que l'Église chrétienne a toujours été patriste, mais que les réformateurs protestants furent encore plus patristes que les réformateurs catholiques. De plus, il estime que le matrisme s'est manifesté plus fortement en France qu'en Angleterre, et il lui semble évident que l'époque actuelle penche fortement du côté matriste, et, pour s'en convaincre, il suffirait de noter l'aspect vestimentaire de la révolution en cours. En effet, il ressort de la théorie de Taylor qu'en période patriste les hommes s'habillent d'une manière tout à fait différente des femmes, alors qu'en période matriste il est parfois difficile de différencier les deux sexes.

Partant de cette thèse, on peut dire que les périodes patristes — toutes dominées par un idéal de droite — englobent les époques de pionniers, ou celles de grands renouvellements ou de reprises de conscience; elles idolâtrent la discipline et répriment la spontanéité. Au contraire, les périodes matristes — toutes dominées par un idéal de gauche — englobent les époques de haute civilisation, ainsi que celles de décadence; elles exaltent la liberté, mais finissent par tuer la créativité. "Thanatos accompagne toujours Eros, dit Taylor. Quand une civilisation commence à ne plus être capable d'aimer et de créer, elle est prise par un besoin irrésistible de haine et de destruction."

À la lumière de ce qui précède, on comprend mieux les thèses de ceux qui affirment que notre époque en est une

de confrontation qui oppose l'univers des pères à celui des fils, mais il semble de plus en plus qu'il s'agisse d'une opposition toute particulière. En effet, on peut distinguer deux types d'opposition : celle du fils qui s'oppose à son père parce que ce dernier est trop présent, et celle du fils qui s'oppose à son père parce qu'il ne l'est pas assez. Dans le premier cas, le phénomène se produit à la fin d'une période patriste, et dans l'autre, à la fin d'une période matriste. Il semble bien que notre époque possède toutes les caractéristiques d'une période matriste à son déclin. Les fils en veulent à leur père de ne pas avoir été plus présents dans un monde où la prépondérance de la femme ornement sur la femme éducatrice a fini par faire triompher la licence et le laisser-faire.

Mais cette prépondérance n'est peut-être au fond qu'apparente. Certes, c'est de la femme ornement que *Madison Avenue* se sert pour accélérer le rythme de la consommation. C'est également la femme ornement qu'ont exaltée Hollywood et le monde du spectacle. Mais en réalité, la femme éducatrice conserve tous ses droits en Amérique du Nord. Elle continue à en mener large au foyer, son véritable domaine. Elle continue à être écoutée, même si, par ailleurs, des groupes féministes plus ou moins représentatifs s'ingénient bruyamment à décrier sans cesse son rôle traditionnel. La femme-mère reste encore le havre des jeunes. On n'en peut dire autant du père. Un sondage, dont il a été fait état plus haut, attestait en 1966 qu'à Montréal huit jeunes sur dix croient que leur mère les comprend bien. Pour ce qui est du père, la proportion tombe à cinq sur dix. Le docteur Seymour L. Halleck, de l'université du Wisconsin, explique que, si l'étudiant souffre d'aliénation, c'est qu'il lui manque de voir dans son père l'homme fort dont l'autorité devrait dominer le foyer. Cet étudiant, d'ajouter le professeur, aura vécu une partie de

son enfance en compagnie de sa mère, et n'aura vu, dans son père, qu'un être sympathique mais fuyant.[4]

Nombreux sont, aujourd'hui, les pédagogues et les sociologues qui considèrent que les jeunes commencent à se rebiffer, mais d'une façon encore inconsciente, contre un milieu matriste qui laisse trop faire. On dirait que les générations montantes sont lasses des licences qu'on leur accorde et éprouvent une certaine nostalgie de l'ordre et de la discipline. Serait-ce que l'Occident s'apprête à un retour à une ère patriste ? En tout cas, Will Durant, un philosophe américain qui se veut libéral, revient de loin. Il écrit : "Presque toute notre littérature et notre philosophie sociale après 1850 ont proclamé, face à l'autorité, la liberté de l'enfant par rapport à ses parents, de l'élève par rapport au professeur. Durant de nombreuses années, j'ai participé à cette révolte individualiste. Je ne regrette rien. Il appartient à la jeunesse de prôner la liberté et le changement, aux vieux de défendre l'ordre et la tradition, et à l'âge moyen de rechercher un juste milieu. Mais maintenant que je suis devenu vieux moi aussi, je me demande si la bataille que j'ai livrée n'a pas été trop gagnée ?" [5]

Will Durant appartient à la même génération que celle du docteur Benjamin Spock, le fameux pédiatre. Il appartient, par conséquent, à la génération d'Américains issus d'une époque réputée imbue des théories spartiates des pionniers. En effet, jusqu'au seuil de l'ère nucléaire, l'éducation des enfants était surtout une affaire d'autorité. Les disciples du docteur Spock ont, pour la plupart, été élevés à la husarde. L'autorité du père voulait dire quelque chose pour eux. Ces gens ont atteint aujourd'hui la cinquantaine. Ils ont cru sincèrement en

4) Halleck, Seymour L. — loc. cit.
5) Cité dans Time, 24-I-64.

une sorte de spontanéité et de laisser faire en éducation. Ils ont cherché à laisser, comme on dit, « plus de corde » à leurs enfants, ne voulant pas les soumettre aux rigueurs qu'ils avaient eux-mêmes subies. Les nouvelles méthodes ont pu réussir dans plusieurs cas, mais elles se seront révélées désastreuses dans d'autres, et c'est ce qui explique que certains parents, comme le philosophe Durant, ne cachent pas leur déception et se demandent si, en définitive, il ne vaudrait pas mieux revenir aux méthodes anciennes.

L'équilibre se trouve probablement entre les deux conceptions de l'éducation. Il importe de ne pas renoncer complètement aux méthodes anciennes (ce qui signifie que le père doit reprendre son rôle au foyer), sans rejeter pour autant les excellentes théories du docteur Spock (ce qui signifie que la mère doit continuer à apporter sa médiation et sa douceur).

En éducation, comme en politique, la théorie du bâton et de la carotte s'applique. Il faut apporter beaucoup de carottes, et c'est là le rôle de la mère. Mais il faut aussi parfois se servir du bâton ; c'est le rôle du père. Il faut sans doute se défier d'un excès de mollesse. Devenu adulte, l'enfant se souvient, avec le même attendrissement des carottes et du bâton.

VI

Apprendre à jouir de l'abondance

They suffer from a general unhappiness, from lack of satisfaction in their work, from lack of happiness in their marriages, from the fact that "they are without joy in the midst of plenty".

Erich Fromm

C'est le iouyr, non le posseder, qui nous rend heureux (...) Il n'est rien si empeschant, si desgousté, que l'abondance.

Montaigne I, 42

Certains se permettent parfois de juger sévèrement la jeunesse d'aujourd'hui. Ils la croient dévoyée et sans loi. Rien de plus loin de la réalité. On n'aura jamais vu tant de jeunes préoccupés de morale et de justice sociale que de nos jours; on n'en aura jamais tant vus d'aussi soucieux de vérité et de pureté. À peu près dans tous les pays de l'Ouest, on a vu des jeunes se dresser, non contre le joug de leurs aînés, mais contre leur hypocrisie. Ils estiment que les adultes négligent de mettre en pratique les principes qu'ils prêchent. Les jeunes des générations passées faisaient généralement damner leurs supérieurs, mais c'était pour rire; ceux d'aujourd'hui les font drôlement réfléchir, et ce n'est pas pour rire. Bien sûr, de nos jours, comme de tout temps, on compte des imbéciles et des crétins parmi les jeunes. Ce sont incidemment ceux qui font le plus de bruit. Mais ceux-là qui font le plus de tapage ne constituent qu'une très faible minorité. Les autres apportent énormément de sérieux à préparer des lendemains qui — espèrent-ils — chanteront.

S'il faut en croire certains ouvrages contemporains sur le sujet, il semble de plus en plus qu'imparfaitement, mais d'une façon devenant évidente, la génération montante fait gauchement savoir qu'elle a besoin de spirituel et qu'elle éprouve ce qu'on peut appeler "une nostalgie du père". Par ailleurs, elle entend repenser le système dans lequel elle vit. Ce système, loin de le maudire, ainsi que le lui recommandent les exaltés de la *New Left,* elle cherche à le mieux comprendre et à le mieux ajuster aux principes de morale sociale et

de mieux-vivre qu'elle commence à découvrir. La génération montante ne se contentera plus du mythe du niveau de vie; elle visera davantage au mieux-vivre, car elle commence à comprendre que rien ne sert d'avoir beaucoup d'argent si l'on n'a pas l'esprit qu'il faut pour en jouir.

UN CERTAIN BESOIN DE DIEU

Aucun jeune n'oserait avouer qu'il éprouve, au plus profond de son être, une certaine nostalgie de Dieu, un certain besoin de spirituel. Au contraire, la plupart s'esclafferaient ostensiblement si quelqu'un cherchait à leur faire avouer une chose pareille. Pourtant, pour qui sait lire entre les lignes des diverses contestations, il ressort que les jeunes ont à se plaindre d'études asséchantes qu'ils souhaiteraient beaucoup plus vivifiantes. S'ils savaient le dire, ils réclameraient un retour à des *humanités* revalorisées. James H. Billington n'hésite pas à dire que les jeunes se révèlent de plus en plus affamés de spirituel. Ils protestent, selon lui, contre la faillite d'une salle de cours aride qui se révèle incapable de procurer l'éducation humanisante que promettent les prospectus des collèges. Il ajoute même que les hippies, avec leur espoir de salut immédiat, et la *New Left*, avec son espoir de moralité immédiate par la confrontation, tentent d'inculquer du beau et de la morale à l'âge de la machine.

La preuve que les jeunes sont affamés spirituellement, on l'a dans l'austérité presque monastique où se complaisent les communautés hippies (les vraies, encore une fois); on l'a aussi dans l'intérêt que suscitent l'hindouisme, le bouddhisme et le Zen. Au cours de l'hiver 1967-68, Maharishi Mahesh Yogi a rempli le théâtre Sanders, à Harvard, comme jamais professeur n'a réussi à le faire.

Autre constatation : les nouvelles générations ne voient plus, dans la religion, cet "opium du peuple" qui a tant indisposé les plus de quarante ans. Sur ce point, elles échappent aux influences marxistes-léninistes. Au dire du professeur Harvey Cos, de Harvard, elles se convainquent que la religion fait partie de la structure essentielle de l'homme. À leurs yeux, la religion n'est plus la résultante de l'ignorance et de la superstition humaines, ni un produit du système d'exploitation des classes, ni une fixation de l'homme individuel ou collectif à un niveau infantile. Le professeur parle évidemment du milieu américain où il évolue. Les jeunes qui appartiennent à des pays latins — Québec francophone, France, Italie, Espagne — ne sont peut-être pas encore en mesure de tomber d'accord avec lui, même s'ils doivent admettre que l'Église catholique d'après le Concile Vatican II a fait des efforts louables pour se dégager du système.

Nuançant la pensée du professeur Cos, John G. McGraw, professeur de philosophie au Collège Loyola de Montréal, a ceci à dire : "Il est vrai qu'on accuse un déclin dans la foi au théisme traditionnel, surtout chez la jeune génération, mais on note la montée d'un agnosticisme sceptique et constructif en contraste avec un cynisme nihiliste (...) Il semble y avoir moins d'athéisme dogmatique, moins d'antithéisme, moins d'antireligion et moins d'antichristianisme, chez les générations actuelles d'universitaires (...) On répugne de plus en plus à s'aligner sur l'athéisme de Sartre." [1)]

Même le phénomène de la drogue attesterait de ce besoin de spirituel et d'évasion qu'éprouvent les jeunes. C'est, du moins, l'opinion qu'expriment les membres de la Commission fédérale d'enquête LeDain, dans un rapport préliminaire sur l'usage des drogues au Canada. "Les valeurs que les

---

1) In The Montreal Star, 29-XI-69.

jeunes recherchent, grâce à la drogue, dit le rapport, ressemblent singulièrement aux valeurs religieuses traditionnelles : l'âme, le moi intérieur, l'esprit de renoncement, la disponibilité, l'interdépendance communautaire . . . Souvent, le recours aux drogues est une tentative d'échapper à une laideur urbaine omniprésente et à se réfugier dans un monde intérieur où la beauté est présente."

On pourrait citer beaucoup d'autres témoignages, et invoquer le fait que, dans plusieurs universités nord-américaines, les sciences religieuses et humaines connaissent une vogue croissante pour ajouter aux preuves d'un retour quasi instinctif des jeunes à des préoccupations spirituelles qui les exaltent et les changent d'un monde trop mathématique et trop planifié.

"SI DIEU N'EXISTAIT PAS IL FAUDRAIT L'INVENTER"

Ce sous-titre est de Voltaire. Il ajoute quelque poids au fait qui veut que l'Occident continue d'obéir au rythme inexorable mais normal de son évolution. Aux époques asséchantes d'agnosticisme et de matérialisme, succèdent celles de retour plus ou moins conscient aux valeurs métaphysiques. Aux périodes de laisser-faire et de complaisance dans le pragmatisme, succèdent celles des grands examens de conscience et des grandes remises en question. Les générations montantes annoncent, à n'en pas douter, une période de réflexion et de régénérescence.

Étrange, tout de même, cette fatalité qui fait que l'homme de l'Ouest éprouve, à chaque étape de son évolution fulgurante sur cette planète, le besoin de revenir aux sources vitales de sa civilisation. Il y revient comme malgré lui. Il

obéit à de profonds instincts religieux — instincts qui lui collent à la peau, quoi qu'il fasse.

Le phénomène religieux naquit en même temps que "le phénomène humain". Il règle les grandes pulsations de l'histoire. Abraham, Moïse, Isaïe, Lao Tseu, David, Bouddha, Confucius, Jésus-Christ, Mahomet : autant de noms qui marquent ce que Stefan Zweig aurait appelé "les heures étoilées de l'humanité". Sans doute, les grandes religions ont pour la plupart fait leur apparition sur terre à l'occasion de grandes catastrophes ou de grands tournants, mais elles ont toutes annoncé non la fin d'un monde ou le début d'une décadence, mais au contraire un grand redressement ou le début d'une ère nouvelle. Ce n'est pas la décadence du monde romain qu'ont entraînée les *contestataires* chrétiens, mais bien plutôt la naissance du christianisme, ou pour mieux dire : l'expansion vers l'Europe gréco-romaine du ferment judéo-chrétien. Rome dévalait les pentes de la décadence bien avant que retentisse le verbe de Pierre ou de Paul dans ses murs.

Le professeur Fieldhouse, de l'université McGill, à Montréal, exprime des vues différentes. Dans une allocution remarquable qu'il prononçait le 8 octobre 1969, alors que son université lui décernait un doctorat d'honneur, il déclarait : "Les grandes religions sont apparues avec le déclin des civilisations. Elles offraient une promesse de vie éternelle à des sociétés dont la vie, dans l'immédiat, devenait de moins en moins attrayante. Et tandis qu'elles ont donné à l'homme d'incommensurables richesses spirituelles, elles ont porté la marque de leurs origines défaitistes et ont eu tendance à sous-estimer la vie terrestre et les chances de succès de l'homme dans ce monde et, ainsi, ont eu tendance à entraver les forces créatrices des civilisations montantes."

Tout en reconnaissant la valeur de ce point de vue, on

peut en déplorer les limitations. Si l'on ne tient compte que du strict contexte historique qui a vu naître, par exemple, la religion judéo-chrétienne en Europe, on ne peut nier que cette religion a paru vraiment, à ce moment-là, n'apporter que "la promesse d'une vie éternelle" à des petites gens qui ont semblé accentuer la décadence de l'empire et "entraver ses forces créatrices". Mais la religion judéo-chrétienne a largement transcendé cette relative courte époque de sa naissance en Europe, et l'histoire impartiale sait désormais à combien de reprises elle s'est révélée une source d'énergie et de progrès pour l'Ouest.

Par ailleurs, il importerait peut-être de distinguer entre les religions. Ainsi, il ne serait pas nécessaire de procéder à de grandes démonstrations pour prouver que les religions orientales — à l'exception de la religion judéo-chrétienne — ont toutes eu tendance à s'immobiliser dans la contemplation et le défaitisme. Elles ont engendré des peuples passifs, courbés sous la fatalité. Elles étaient étrangères à cet optimisme dynamique et créateur auquel l'Occident doit son leadership mondial.

La religion judéo-chrétienne n'a jamais eu tendance à s'immobiliser dans la contemplation et la fatalité. Elle fait, au contraire, le pont entre le génie contemplatif de l'Orient et le dynamisme intarissable de l'Occident gréco-romain. Comme toutes les grandes religions institutionnalisées, elle a du mal à maintenir sa pureté d'origine — aucune religion, d'ailleurs, n'y est parvenue — mais sa force réside dans la faculté qu'elle a de se renouveler et de renaître, aux époques les plus imprévisibles, dans sa pureté originelle.

Après la chute du monde antique, la religion judéo-chrétienne a continué, sur des données nouvelles, à façonner l'âme et le génie de l'Europe. Augustin d'Hippone entreprit de récon-

cilier l'ancien et le nouveau; Benoît de Nurcie apprit aux barbares à mettre fin à leur nomadisme destructeur et à s'emparer du sol; François d'Assise raviva la mystique du dépouillement chrétien; Thomas d'Aquin baptisa Platon et Aristote; Martin Luther, Niccolo Machiavel, Christophe Colomb et combien d'autres sont venus, au cours des âges, ajouter à l'héritage de l'Europe, et provoquer, par des détours imprévus, ce qu'il faut bien appeler un retour aux sources vives d'une continuité religieuse et philosophique.

Si les jeunes d'aujourd'hui, ainsi que le laissent croire certains indices, amorcent vraiment un retour aux valeurs fondamentales d'une civilisation qui les enveloppe de toute part, ils s'inscrivent vraiment dans la ligne d'une longue continuité et, pour raccrocher avec la thèse de Taylor évoquée plus haut, ils contribuent ainsi à saper les bases d'un monde où la tendance matriste l'emporte exagérément sur la tendance patriste, et où la licence cherche à se faire passer pour la liberté.

Si l'on s'efforce de les observer dans une perspective globale, on semble justifié de dire que les jeunes ont la nostalgie du spirituel et, par extension, la nostalgie de Dieu. Dans une perspective plus immédiate, on est amené à noter qu'ils ont aussi la nostalgie de l'autorité et, surtout, la nostalgie du père. Ils sont las du laisser-faire d'un monde dominé par la femme. Ils rêvent d'un monde plus viril, un monde où interviennent plus de fermeté et plus d'autorité. En conséquence, leurs héros s'appellent Mao Tsé-toung, Che Guevara ou Ho Chi Minh. Comme dit encore Bettelheim : "Quand les jeunes Américains scandent "Ho, Ho, Ho, Chi Minh !", ils font appel à un père fort, qui a des convictions fortes, et qui contraint ses enfants à obéir à ses commandements." Et il ajoute : "Pendant que consciemment ils réclament la liberté et le droit à la participation, inconsciemment leur admiration

de Mao et des chefs qui lui ressemblent atteste de leur besoin désespéré d'orientations venues de l'extérieur." [2]

LE SYSTÈME N'EST PAS SI MOCHE

Il faut se rendre à une évidence : les excès de ceux qui forment ce que les Américains appellent la "lunatic fringe" nous empêchent d'entrevoir le véritable visage de la jeunesse contemporaine et d'en apprécier équitablement les traits. Aussi, par-delà plusieurs apparences trompeuses, on commence à constater que les jeunes qui appartiennent à "la majorité silencieuse" conservent, plus qu'on ne croit, un attachement aux valeurs de la civilisation à laquelle ils appartiennent, et même, savent voir, dans les institutions, celles qu'il importe de maintenir en place.

Selon un sondage effectué par la revue américaine *Playboy* (septembre '70), auprès de 7 300 étudiants provenant de 197 universités, il ressort que 15 pour cent des jeunes interrogés veulent renverser le système américain par une révolution violente, mais 73 pour cent estiment, au contraire, qu'il faut le changer de l'intérieur et 12 pour cent avouent qu'ils en sont satisfaits. Si ces chiffres reflètent la réalité — et on ne voit pas ce qui permettrait d'en douter — il faut en déduire que les 15 pour cent de révoltés font parler d'eux plus souvent que les 12 et 73 pour cent qui forment la majorité des modérés. Mais ces derniers s'expriment sans éclat, alors que les révoltés vont parfois jusqu'à ponctuer de bombes leurs arguments qui contiennent d'ailleurs, la plupart du temps, des demi-vérités. Ces demi-vérités font la manchette; on les enrobe de grands mots et de mensonges. Or, il arrive qu'aujourd'hui, comme de tout temps, le mensonge étonne et la vérité ennuie. Il arrive aussi qu'à force de circuler, les

2) Bettelheim, Bruno — loc. cit.

mensonges finissent par s'imposer à l'égal de dogmes indiscutables, de sorte qu'il devient de jour en jour plus difficile de rétablir certains faits, même ceux qui crèvent les yeux.

Les révoltés disent que le système capitaliste en général, et celui qui a prévalu aux États-Unis en particulier, est complètement pourri. Selon eux, ce système se révèle incapable de s'amender ou de se renouveler; il s'alimente de la misère des pays sous-développés, ainsi que de celle des déshérités qu'il engendre par millions dans son propre sein; il suce le sang des pauvres; il encourage la violence, le vol et la corruption; enfin, il se révèle incapable de résoudre les problèmes que créent les rivalités raciales, la pauvreté dans le monde, la pollution, etc. (Notons en passant que ceux qui portent de pareilles accusations se recrutent parmi des gourous, des professeurs, des chefs syndicaux qui gagnent de 15 à 20 mille dollars par année, et même bien davantage. Mais passons.)

Pareille analyse du système s'inspire d'un étonnant masochisme — un masochisme qui se révélera sans doute, aux yeux de l'histoire, le mal de notre siècle, une transposition inattendue du sens puritain de la culpabilité. "Le puritain, écrit Melvin Maddocks, cet être qui reniait, jadis, les sentiments qu'il avait, se vante maintenant d'éprouver ceux qu'il n'a pas. Empêtré dans un néo-perfectionnisme, d'ajouter Maddocks, il se flagelle autant pour ses occasionnelles impuissances sexuelles que pour sa secrète indifférence à l'égard des minorités, ses mauvais rapports avec ses propres enfants et son absence complète de rapports avec les enfants du Pakistan." Et l'auteur achève sa description du néo-puritain en disant : "Il a rejeté le péché mais se cherche une culpabilité cosmique qui englobe la culpabilité ultime : celle de se sentir coupable de ne pas se sentir plus coupable." [3)]

3) Essai publié dans Time, 20-VIII-70.

Les jeunes contestataires américains, et ceux qui subissent leur influence au Canada, en Amérique latine et en Europe, cèdent, plus qu'ils ne croient, aux tendances masochistes du néo-puritanisme américain. Ils cherchent à se donner bonne conscience en noircissant le plus possible le système dans lequel ils vivent. Au "right or wrong, my country", ils ont héroïquement substitué le "definitely wrong, my country", et cette auto-incrimination ou inculpation semble les soulager. Ils ne trouvent rien de bon à dire ni de leur pays, ni de leurs parents, ni des institutions qui les entourent. C'est une attitude nettement ridicule.

Le *way of life* capitaliste et nord-américain est loin d'avoir les vices qu'on lui prête. Au contraire, il marque un idéal auquel tous les pays du monde aspirent. Au risque de s'attirer les foudres des masochistes, il faut avoir l'audace d'affirmer que le système capitaliste américain se révèle beaucoup plus robuste et plus valable que ne le font ses détracteurs. On dirait que, ragaillardi par le révisionnisme néo-libéraliste, il se révèle à la hauteur de la mission que lui avait confiée Adam Smith, un de ses pères spirituels. En effet, en 1776, l'auteur du désormais classique *The Wealth of Nations* avait affirmé que l'homme d'affaires qui recherche son propre intérêt se trouve naturellement amené, "par une main invisible", à faire plus de bien à la société que s'il s'était délibérément fixé pour but de faire ce bien. Et c'est ainsi, ajoute l'économiste, que les hommes d'affaires se trouvent à se conformer à ce principe qui veut qu'en recherchant la richesse pour eux-mêmes, ils créent des emplois, des biens de consommation et des richesses pour les autres.

La thèse d'Adam Smith se matérialise dans les faits. Le capitalisme nord-américain n'a pas profité qu'aux privilégiés. Au contraire, il a constamment eu tendance à démocratiser

l'abondance, et ce, pour l'excellente raison qu'à la grande production doit forcément correspondre la grande consommation. En augmentant leur production (et, par conséquent, leurs profits), les grands capitalistes ont multiplié les emplois, et accru, par le fait même, le pouvoir d'achat des masses de travailleurs. Dans la plupart des pays du monde, la masse des pauvres et des déshérités dépasse de beaucoup 50% de la population. Il n'y a qu'en Amérique du Nord où cette masse se révèle de plus en plus inférieure à 50% de la population. Le propre du capitalisme nord-américain n'est pas de réduire le nombre des consommateurs, mais de l'accroître.

Non seulement le capitalisme nord-américain a tendance à rendre l'abondance accessible au plus grand nombre, mais il se soucie, par ailleurs, et ce de plus en plus, de prévoir des fonds pour la sécurité sociale. Ce souci découle aussi du sens de culpabilité signalé plus haut.

Non seulement le capitalisme nord-américain se soucie du sous-développement qui sévit dans son sein, mais il s'inquiète de celui qui sévit à l'extérieur, à tel point que David Rockefeller a pu faire état, à Montréal, en avril '70, des années '60 comme représentant "la décennie du développement". En effet, grâce à la générosité des puissances de l'Ouest, le taux d'expansion économique a atteint un niveau sans précédent dans les pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine au cours de cette décennie-là.

Les révoltés du système affectent volontiers d'ignorer ces faits. Ils maudissent l'Amérique, son matérialisme et sa *honteuse* abondance. Un étudiant de McGill, le jeune Juan Rodriguez, se permettait, l'an dernier, de trouver tragique que des hommes comme Guevara et Ho Chi Minh soient devenus les héros d'un groupe de radicaux occidentaux qui, infatués d'eux-mêmes et victimes d'une conception romantique de la

révolution, se moquent de tout ce pour quoi ont combattu avec acharnement ces héros.

Le système nord-américain est loin, certes, d'être parfait. Il a tendance à se montrer exclusiviste et suffisant. Il accuse des retards à bien des égards — notamment dans le domaine social. Mais un système qui a rendu possible la conquête de la lune mérite une appréciation plus nuancée. "Il semble, dit le pape Paul VI, que nous ayons le devoir de revenir sur notre appréciation des valeurs de la vie moderne à la lumière de l'exploit que constitue *Apollo-11.*" Pareil exploit, ajoute le pape, devrait détourner les jeunes du défaitisme qui les porte à protester et à condamner la société moderne.

La contestation de la société moderne a débuté avec le régime Kennedy et s'est amplifiée sous l'administration Johnson. Elle s'est accentuée à la faveur de la publication d'une étude intitulée *The Other America* par Michael Harrington, et de chiffres préparés par Leon H. Keyserling pour la *Conférence sur le progrès économique.* Selon ces documents, une famille américaine gagnant moins de $4 000 par année se trouve dans "un état de pauvreté", et une famille gagnant moins de $6 000 est dans "un état de privation". En conséquence, deux Américains sur cinq vivraient dans "un état de pauvreté et de privation", ce qui est véritablement une disgrâce pour le système américain.

En 1966, Ben J. Wattenberg, avec la collaboration de Richard M. Scammon, directeur du bureau des statistiques des États-Unis, constestait les chiffres de Harrington et de Keyserling. Dans une étude remarquable, il affirmait ce qui suit : "Nous ne formons pas une nation composée d'un grand nombre de pauvres qui errent à leur insu dans les rues, privés d'espoir et de santé. Il existe, certes, des régions de pauvreté réelle aux États-Unis, mais ces régions n'englobent

ni 40 pour cent de la population, ni même 20 pour cent. Le problème de la pauvreté existe, mais il ne constitue pas la maladie débilitante de notre société, et ne crée pas, comme certains l'ont prétendu, la blessure morale dont personne ne se soucie et qu'aucune autorité ne cherche à guérir. Nous croyons, au contraire, que la pauvreté dans ce pays a régressé bien avant qu'on ait délibérément entrepris de la combattre."

"Le système américain, ajoutent les auteurs, accorde une attention sérieuse à ses propres inégalités et injustices; il va même jusqu'à les exagérer dans le but de susciter des remèdes immédiats et parfois extravagants . . . Nous assistons présentement, concluent-ils, au plus ample épanouissement matériel, spirituel, intellectuel et artistique qu'ait jamais connu notre histoire." [4)]

SUCCÈS DU SYSTÈME CAPITALISTE

Cette mise au point étant faite, notons qu'en dépit du fait que des millions d'Américains sont sortis de la pauvreté depuis le début des années '60, il reste tout de même encore 22 millions d'Américains qui sont privés de l'essentiel. [5)]

Le chiffre reste impressionnant, mais il va diminuant, et c'est cette diminution constante et progressive du nombre des déshérités qu'il importe de signaler à l'attention des censeurs brouillons ou pressés de la société capitaliste. Selon Denis Szabo, criminologue montréalais, la grande pauvreté aura disparu du continent nord-américain d'ici trente ou quarante ans.

4) This U.S.A. — unexpected family portrait of 194 067 296 Americans — par Ben J. Wattenberg et Richard M. Scammon — Doubleday & Company Inc., New York, 1966.
5) cf To Heal a Nation, in Time 24-X-69.

L'Américain Kenneth Keniston estime que le système a réussi au delà de toute attente. "Il fut un temps, dit-il, où l'abondance apparaissait un rêve lointain qui nous reportait à un paradis de lait et de miel. De nos jours, la plupart des Américains sont *affluent*, c'est-à-dire, relativement à l'aise comparés à la grande majorité des hommes en Amérique latine, en Europe, en Asie ou en Afrique. Jadis, l'éducation à la portée de tous paraissait un but utopique. Ce but demeure encore utopique dans plusieurs pays du monde. Mais aujourd'hui, en Amérique, presque toute la population a fréquenté le collège, et presque la moitié a accès à l'enseignement supérieur et à l'université." [6)]

Le politicologue québecois Léon Dion abonde à peu près dans le même sens. Il estime que, parvenue au stade de l'*affluence*, la société industrielle réalise Marx sans le marxisme. Il ajoute que la forme capitaliste de production n'a pas seulement survécu, mais qu'elle s'est trouvée consolidée par ses extraordinaires succès. Même déduction dans l'ouvrage récent du Français Raymond Ruyer, lequel constate que Marx avait eu raison, au XIXe siècle, de critiquer les abus du capitalisme, mais ce dernier a progressé et développé depuis ses anticorps et ses facultés d'adaptation. [7)]

"Aucun système n'a libéré les esprits d'un si grand nombre et aussi entièrement", proclame Richard Nixon. "Le monde contemporain lui doit le meilleur de sa productivité et de ses progrès matériels", estime, de son côté, l'économiste français François Perroux, qui fait remarquer que le luxe du prince au XVIIe siècle est pour partie devenu l'aisance des classes moyennes d'aujourd'hui. L'illustre professeur fait é-

6) Keniston, Kenneth — in **The New York Times Magazine**, 27-IV-69.
7) Ruyer, Raymond — **L'Eloge de la société de consommation**, Calmann-Lévy, Paris, 1969.

galement remarquer que les salaires réels de la classe ouvrière, dans la plupart des pays capitalistes, et pour de larges périodes, ont été ascendants, et il en déduit que le système, somme toute, fonctionne au bénéfice des masses. "Un séjour d'étude aux États-Unis d'Amérique, dit-il, permet de s'en convaincre. Certes, le standing de groupes particuliers de population est bas; certes, les misères localisées subsistent. Mais le mouvement général du système est favorable à l'ensemble de la population." [8]

De plus, comme le faisait remarquer aux Communes canadiennes en janvier 1970 l'ancien sous-secrétaire d'État américain M. George Ball, le système a tendance à se développer non pas seulement en fonction des marchés nationaux, mais de plus en fonction de l'économie mondiale. Les grandes entreprises (pétrole, automobiles, conserveries, eaux gazeuses, accessoires électriques, etc.) s'implantent dans la plupart des pays du monde, apportant à des populations souvent sous-développées une activité économique et des emplois que leur milieu ne peut encore créer.

Encore une fois, il ne saurait être question d'ignorer qu'il reste des pauvres, des malades, des malchanceux, des inadaptés, des sans-métier et des "sans-allure". Il en restera toujours. Mais même pour ceux-là, le système a fini par arrêter une politique d'assistance sociale dans la plupart des pays de l'Ouest. Pour ce qui est des pays sous-développés, le système a, là encore, mis sur pied plusieurs entreprises d'aide. Les pays réputés les plus capitalistes se révèlent ceux qui souscrivent le plus aux pays sous-développés. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, les seuls États-Unis ont versé $115.6 milliards en aide aux autres nations.

---

8) Perroux, François — **Le Capitalisme**, Presses universitaires de France, coll. **Que sais-je ?** — No 315 — Paris, 1962.

Le système n'est donc pas aussi moche qu'on dit. Il fonctionne, et il a réussi beaucoup mieux que ne veulent bien l'admettre ceux qui, par ailleurs, et à bien des points de vue, ont souvent raison de le critiquer.

La preuve que le système a réussi, on l'a dans le fait que tous les révolutionnaires du monde contemporain — à l'exception, bien entendu, des pseudo-révolutionnaires de la *New Left* — aspirent au niveau de vie qu'il procure. Stephen Spender, poète anglais, auteur de *The Year of the Young Rebels*, fait état du fait que les étudiants tchèques se moquent des propos révolutionnaires de leurs collègues de l'Ouest. "Comme l'un d'entre eux m'a expliqué, dit-il, les jeunes Tchèques ont vécu l'euphorie, l'horreur, puis l'ennui de la révolution. Ce qu'ils veulent, c'est de jouir, à l'intérieur d'un socialisme qu'ils n'ont pas l'intention de rejeter, la liberté individuelle. Ils estiment, non sans amertume, que les étudiants américains, français et ouest-allemands ont été gavés de démocratie, ce qui fait qu'ils en sont sursaturés."

Il semble bien qu'en condamnant sans appel le système américain, les étudiants d'Amérique du Nord vont à contre-courant. Ils cherchent à avilir ce qui fait l'envie de tous les révolutionnaires — étudiants ou autres — des pays pauvres ou arriérés. Ils poussent à l'absurde le masochisme néo-puritain.

PROCHAINE ÉTAPE : LE MIEUX-VIVRE

Le système capitaliste non seulement a réussi, mais il a contribué à communiquer aux masses le désir d'un mieux-vivre. Certains moralistes avaient sévèrement condamné le matérialisme d'une société entièrement accaparée par le souci d'accroître son niveau de vie. Or, voici qu'ayant atteint son but — ou s'en approchant de plus en plus — cette société

commence à aspirer au mieux-vivre. À l'idéal du niveau de vie succède celui du genre de vie ; on commence à comprendre que ce n'est pas seulement l'argent et le niveau de vie qui tirent l'homme de ce qu'on pourrait appeler le "prolétariat de l'esprit et du coeur", car il existe telle chose que des gens qui, jouissant d'un haut niveau de vie, conservent une mentalité de prolétaire et vivent dans un décor et un *environnement* déprimants. Ils restent prisonniers de leur manque d'éducation. Par ailleurs, il existe des gens qui, bien que de revenus modestes, jouissent d'un genre de vie qu'envieraient bien des riches. Ils savent meubler leur milieu et leur existence de ces mille et une petites choses qui ne coûtent rien et que seule procure l'éducation.

Les masses commencent justement à avoir envie de ces mille et une petites choses, ce qui prouve que la révolution industrielle n'a pas, comme on l'appréhendait, acheminé l'homme vers un matérialisme asséchant et niveleur. Au contraire, elle a contribué, par ses vices justement, à redonner à l'homme la nostalgie de la diversité, de l'individualité, de l'intimité, de la beauté; elle l'achemine vers des préoccupations plus humaines et plus intellectuelles; elle crée des loisirs que les masses auront de plus en plus envie de meubler intelligemment. Par des détours imprévus, la révolution industrielle aura amené l'homme à avoir envie, non seulement de biens matériels, mais encore de biens de l'esprit et du coeur. Tout se passe comme si, après avoir réussi à produire en surabondance, l'homme va maintenant apprendre à consommer agréablement ce qu'il a produit, et à mieux répartir l'abondance qu'il sait désormais produire sans effort. C'est peut-être cette nouvelle attitude de l'esprit — sensible déjà dans plusieurs comportements des nouvelles générations — qui annonce le mieux le début du XXIe siècle.

Les cheminements de cette nouvelle attitude restent encore mal définis. La morale calviniste, qui a dominé toute l'histoire des États-Unis, voyait une vertu dans le travail ardu. Cette morale semble désormais menacée par ce que des observateurs appellent une certaine "attitude méditerranéenne" qui se fait jour et qui incite les gens, non plus à travailler sans relâche pour accroître leur niveau de vie, mais plutôt à travailler juste ce qu'il faut pour vivre et jouir des plaisirs de la vie.

Dès le début des années '60, l'essayiste américain David Riesman avait noté que les jeunes d'aujourd'hui veulent, plus que leurs aînés, jouir de la vie et de ses bienfaits. "La sécurité et l'abondance les a amenés à désirer *la bonne vie*", dit-il. Aussi notre époque va-t-elle assister au "passage de l'âge de la production à l'âge de la consommation". [9)]

Selon Jean Fourastié, économiste français, ce passage se sera effectué en trois étapes. La première a été celle des pionniers : des gens d'ordre aux habitudes frugales et vivant de traditions. Ces pionniers s'amusaient, bien sûr, mais c'était toujours en passant. Leurs descendants ont marqué la deuxième étape. De moeurs beaucoup plus relâchées, ils se révélèrent fort friands de bruits, de sport et de babioles, acceptant souvent de vivre dans la dissipation. La troisième étape débute avec la génération actuelle qui découvre peu à peu que les plaisirs de l'esprit sont les seuls véritablement durables. Ils découvrent, dit Fourastié, que "l'alcool et les femmes, le plaisir physique en général, ne peuvent soutenir le poids d'une vie humaine libérée du travail servile." [10)]

---

9) Riesman, David — **The Lonely Crowd**, Yale University Press, 1961.

10) Fourastié, Jean — **La Civilisation de 1975**, Presses universitaires de France, Coll. **Que sais-je ?** — No 279 — Paris, 1962.

Bien sûr, il reste encore beaucoup d'aptitudes pour la dissipation et la frivolité dans la jeunesse actuelle, mais, d'ores et déjà, on commence à distinguer une attitude différente de celle de ses aînés face au mythe du niveau de vie. Elle se révèle plus soucieuse de bien vivre que de bien gagner sa vie. Pour employer une formule intraduisible d'Ernest Dichter, elle sort de la culture du muscle pour s'engager dans celle du cerveau — "we're just emerging from a brawn culture into a brain culture".

Les philosophes le savent depuis longtemps : l'homme est un animal qui a la faculté d'éprouver deux faims : il a faim de pain et il a faim de culture. Mais il arrive qu'au cours des âges, la grande majorité des humains n'a eu le temps d'avoir faim que de pain, une infime élite seulement se révélant apte à éprouver l'autre faim, celle de l'esprit. Pour la première fois dans l'histoire du monde, les masses — et non plus seulement une élite — commencent à avoir des aspirations autres que celles du strict *primo vivere.* Il arrive au système capitaliste ce qui finira aussi par arriver au système socialiste, et ce en dépit du pessimisme dont Erich Fromm fait preuve sur ce point. "Je crois, dit cet auteur, que ni le capitalisme occidental, ni le communisme soviétique ou chinois ne pourront résoudre les problèmes de l'avenir. Ils engendrent tous deux des bureaucraties qui font de l'homme une chose. L'alternative n'est pas le *capitalisme* ou le *communisme,* mais la *bureaucratie* ou l'*humanisme.*" [11]

La dernière idée est toutefois à retenir. En effet, il appert que l'homme du XXIe siècle va avoir de plus en plus tendance à revenir à l'humanisme. Certains indices annoncent, en tout cas, cette tendance. Ainsi, les générations montantes se révèlent aptes à se passionner pour plusieurs choses autres

11) Fromm, Erich — **Beyond the Chains of Illusion**, Pocket Book Inc. 1962.

que le sport. Fruit d'une culture audio-visuelle, elles savent mieux que celles qui les ont précédées percevoir la douceur de vivre. Elles découvrent le *farniente* — une attitude éminemment *méditerranéenne*. Elles aiment musarder, regarder les oiseaux, écouter des disques. Elles commencent même à savoir manger, boire et voyager. Elles se préoccupent du milieu dans lequel elles vivent et incitent les pouvoirs publics à agir en vue d'enrayer la pollution de l'air et de l'eau et de combattre la laideur sous toutes ses formes, dans les villes et sur les routes.

Le *farniente* fort bougeant de la génération nouvelle se manifeste surtout sur les routes. Les Nord-Américains sont en train de devenir des nomades saisonniers. En 1970, 45 millions d'entre eux ont fait de la route et du camping dans les parcs nationaux. Ces gens se promènent uniquement pour le plaisir. Ils s'arrêtent là où la fantaisie les mène. L'hiver, un nombre considérable de citadins quittent les villes pour se diriger vers les pentes de ski. L'encombrement progressif des routes par ces nomades nouveau genre atteste, à n'en pas douter, d'une mentalité nouvelle. C'est en se déplaçant ainsi que les générations nouvelles ont découvert que le milieu dans lequel elles vivent serait beaucoup plus enchanteur si la pollution et l'art commercial ne venaient pas constamment tout gâcher.

Claude Lévi-Strauss a comparé l'homme contemporain à un certain ver qui vit dans la farine. En se multipliant, ce ver secrète certains toxiques qui tuent à distance. Il empoisonne la farine dans laquelle il vit, puis il meurt.

En un style moins figuré, John Kenneth Galbraith résume la situation. "L'Américain qui monte dans son auto, dit-il, doit traverser des villes dont les rues sont mal pavées et bordées d'édifices crasseux, d'affiches bigarrées et de fils

électriques qui auraient dû être enfouis sous terre depuis longtemps. Il file à travers une campagne cachée presque entièrement derrière l'art dit commercial ... Sur l'herbe, il s'installe pour manger une nourriture magnifiquement empaquetée et tirée d'une glacière portative, et ce, au bord d'un cours d'eau pollué. Il passera la nuit dans un parc devenu une menace pour la santé publique et la morale. Juste avant de s'endormir sur son matelas pneumatique, sous sa tente de nylon et au milieu d'une odeur de déchets pourrissants, il pourra peut-être se surprendre à réfléchir sur la curieuse précarité des bienfaits dont il jouit. Est-ce donc là le génie américain ?" [12]

La charge est plaisante. Qu'elle ait trouvé place dans un *best seller* comme celui de Galbraith apporte une preuve de plus que l'homme nouveau commence à se préoccuper sérieusement du mieux-vivre. Il a déjà entrepris d'épurer l'eau et l'air; il s'intéresse énormément aux entreprises de réaménagement et d'embellissement du milieu urbain; l'urbanisme est partout à l'ordre du jour; les hommes de demain vivront dans des villes plus belles et plus fonctionnelles; ils vivront dans une ambiance plus sereine; bref, les générations de demain vont peut-être enfin prendre le temps de vivre.

En attendant, celles d'aujourd'hui sont de plus en plus amenées à constater que l'abondance, en multipliant les autoroutes, les lignes de transmission électriques et combien d'autres services de première utilité, a supprimé les arbres, pollué la nature, défiguré le paysage, bref, a contribué grandement à détériorer la qualité de l'existence des gens. Un étudiant américain s'est permis de comparer le progrès à un grand cancer irresponsable et insensible qui s'est propagé

12) Galbraith, John Kenneth — The Affluent Society, Houghton Mifflin Co. — Boston, 1963.

en tous sens et qui a horriblement défiguré la face de la planète.

Parce que l'homme du siècle en gestation ambitionnera de vivre dans un milieu plus calme, plus beau et plus humain, il commence, dès aujourd'hui, à brider les débordements du progrès, de la technologie et de la bureaucratie. Sans aller jusqu'à mettre au rancart toutes les tendances de l'ère *matriste* d'où il est issu, il cherchera à en rétablir quelques-unes du *patrisme.* Par des chemins détournés — et déroutants — il reviendra aux grandes valeurs de sa civilisation, et procédera — conformément à ses instincts profonds — à une réévaluation constante du système à qui il doit, à la fois, ses progrès et ses petites misères.

VII

Le monde de demain

Quand les hommes vivront d'amour,
Ce sera la paix sur la terre;
Les soldats seront troubadours,
Mais nous, nous serons morts, mon frère.

Raymond Lévesque
Chansonnier québecois

Le passage d'une époque à une autre ne s'effectue jamais sans douleur. Il ne va pas sans violentes secousses, tantôt renversant des valeurs réputées immuables, tantôt en rétablissant d'autres qu'on avait crues révolues. Mais le passage du XXe au XXIe siècle aura, de plus, amené l'homme à poser peut-être quelques-unes des plus grandes questions de l'histoire, questions qui résultent des violentes oppositions qui déchirent un monde encore rattaché, par bien des fibres, au XXe siècle. Ces divisions iront sans doute s'amenuisant au cours du XXIe siècle, mais elles éclatent brutalement pour le moment sur le plan mondial, entre l'Occident et l'Orient; sur le plan racial, entre blancs et hommes de couleur aux États-Unis, en Afrique et au Proche-Orient; sur le plan politique, entre les deux blocs capitaliste et communiste; sur le plan social, entre pauvres et riches et entre patrons et ouvriers; sur le plan intellectuel, entre classiques et scientifiques; enfin, sur le plan des générations, entre les jeunes et les plus de trente ans.

LES GÉNÉRATIONS SACRIFIÉES

Les jeunes d'aujourd'hui ne bâtissent pas la société de demain : ils l'annoncent, et en l'annonçant, ils en deviennent en quelque sorte les sacrifiés. Ils se trouvent à vivre à un tournant. Ils tentent de circonscrire des faits nouveaux en employant des mots anciens; ils font une révolution au nom d'une idéologie dépassée.

De quoi se plaignent-ils ?

De leurs études qu'ils jugent trop longues; d'une technique qui, à leur avis, prend trop de place; du monde cruel que leur présentent les *mass media.*

De tout temps, les jeunes ont reproché aux vieux leur réticence à céder leur place. Ce reproche devient insistant de nos jours du fait que les jeunes ont à se préparer, plus que par le passé, à vivre dans un monde d'une haute technicité, ce qui les oblige à faire des études beaucoup plus longues — des études qui se prolongent souvent jusqu'à l'âge adulte et après lesquelles il faut encore servir dans divers postes inférieurs avant d'accéder aux postes de commande. Or, s'il faut en croire les statistiques, c'est entre vingt-cinq et quarante ans qu'un homme peut fournir le meilleur rendement. Pour comble, on parle de plus en plus de la retraite à cinquante-cinq ans, voire à cinquante ans, ce qui, dans certaines professions hautement spécialisées, ne laisserait que douze à quinze ans de pratique.

Voilà, certes, des perspectives d'avenir peu réjouissantes. Mais ce n'est là qu'un problème passager. S'il y a embouteillage à l'université actuellement, c'est, d'une part, parce que le mythe de la spécialisation à tout prix et pour tous se trouve accrédité un peu partout de nos jours et, d'autre part, parce que la jeunesse d'aujourd'hui forme une classe presque majoritaire. Mais le mythe finira par se dissiper, et pour ce qui est de la classe des jeunes, elle verra diminuer sa majorité du fait qu'aura grandi le nombre des adultes, car au train où vont les choses présentement, la natalité baisse sérieusement en Amérique du Nord. On craint même qu'elle n'atteigne éventuellement le point mort et que la moyenne d'âge de la population passe de vingt-huit à trente-sept ans. Dans le monde de demain, ce qui constituera un problème, ce ne sera plus les jeunes, mais les vieux. Du fait du taux élevé de l'espérance de vie dans les sociétés avancées, le

nombre de personnes âgées est appelé à croître constamment, tandis que décroîtra le nombre d'enfants et, par conséquent, l'importance numérique des jeunes. Et voilà pour ce qui a trait à l'une des premières récriminations des jeunes.

Mais inspirés par des maîtres frustrés, les jeunes se plaignent aussi de voir que les destinées du monde se trouvent désormais entre les mains des grands technocrates, les *scientifiques,* et non plus entre celles des philosophes, c'est-à-dire les *classiques.* Là encore, il s'agit d'un combat contre des ombres. Les jeunes semblent mettre beaucoup de temps à voir que c'est là un faux problème. La révolution ne consiste pas à faire reculer l'horloge de l'histoire afin que des intellectuels vaniteux et dépassés recouvrent leur prestige d'antan. La révolution consiste désormais à voir si les *scientifiques* mènent bien le monde; elle consiste surtout à déterminer à quelles tâches nouvelles les *classiques* peuvent maintenant s'atteler dans l'intérêt d'un avenir qui aura grandement besoin d'eux.

Enfin, les jeunes se révoltent contre le monde qu'il leur est donné de connaître par le truchement des *mass media.* Ici aussi, il y a maldonne. Un écran de télévision de seulement vingt et un pouces ne peut renvoyer qu'un pâle et gauche reflet du monde réel, et il se peut parfois que ce soit moins le monde que les *mass media* qui soient de travers.

Il ne faut pas oublier que les *mass media* en sont encore au stade expérimental. Conçus pour répondre aux besoins de la société future, ils sont encore aux mains de gens imbus d'idées et de perspectives révolues. On en abuse beaucoup plus qu'on en use. Actuellement, les artisans de l'information semblent se servir des nouvelles techniques audiovisuelles uniquement comme d'instruments à taper sur les

nerfs des multitudes. Soumis aux impératifs d'une vaine concurrence, ils ont tendance à dramatiser inutilement les événements, ou encore, à ne voir que l'aspect négatif des choses.

Anciennement, il se produisait, tout autant qu'aujourd'hui, des catastrophes, des guerres et des révolutions dans le monde. Mais les masses n'en savaient rien. Elles ne lisaient guère les journaux. Aujourd'hui, elles regardent la télévision. Elles vivent, dans leur salon, les événements les plus palpitants, au moment même où ils se produisent. On comprend que des jeunes téléspectateurs épousent d'emblée — et c'est tout à leur honneur — les causes et les colères des peuples et des groupes impliqués. Les jeunes d'avant la télévision n'ont jamais eu envie d'organiser des manifestations en faveur, par exemple, des Taïpings ou des Boxers en Chine, pour protester contre les multiples emprisonnements de Gandhi en Inde ou, encore, pour appuyer la cause du Viêt-Minh en Indochine. La télévision n'existait pas alors pour exciter leurs passions ou déchaîner leur colère. Il n'était pas possible de monter en épingle certains détails affreux de ces événements. Aujourd'hui, les jeunes sont d'autant plus prêts à participer à toutes sortes de croisades que la télévision se contente souvent de n'apporter qu'une perspective partielle — voire partiale — des événements. À force de rechercher le sensationnel et, par conséquent, le mauvais côté des choses, les *mass media* ont fini par fanatiser certains jeunes, lesquels se comportent désormais comme des croisés, rejetant sans rémission le monde des Sarrasins, c'est-à-dire le monde adulte.

Le journalisme du XXIe siècle devra apporter plus de nuances; il devra se montrer plus précis et plus adulte que celui qui a caractérisé les débuts de la presse audio-visuelle. Au fur et à mesure qu'il aura assimilé les techniques des

mass media, l'homme du XXIe siècle se montrera plus exigeant. Il se détournera progressivement d'une information qui recherche la sensation plutôt que l'exactitude. Le journalisme est appelé à s'affranchir de tout lyrisme et de tout sectarisme pour devenir une technique précise de transmission et de digestion de l'information. Quand les *mass media* auront terminé leur période de rodage, quand ils auront cessé de se laisser tenter par la facilité et les prosélytismes à la mode, les tensions malsaines diminueront dans les masses et les jeunes verront s'apaiser leurs démangeaisons de contestation.

DES CHANGEMENTS INCESSANTS

Encore un fois, tout semble indiquer que l'époque des années '60 et '70 conservera, aux yeux de l'histoire, un caractère de transition. Après cette transition, on constatera que les préoccupations obliqueront dans un sens qu'on a encore du mal à prévoir.

L'homme américain des XIXe et XXe siècles avait pour préoccupation de gagner sa vie — le fameux *struggle for life* — et de conserver son emploi afin de mériter de l'avancement. Il a d'abord gagné sa vie dans l'industrie primaire (forêts, mines, agriculture), ce qui exigeait un effort physique maximal, puis dans l'industrie secondaire (les fabriques et les usines de transformation), ce qui exigeait un effort physique moindre, mais qui dépersonnalisait considérablement le travail. Ce tableau a maintenant un petit cachet *fin de siècle.* Certes, il reste encore des gens qui travaillent dans l'industrie primaire et secondaire, mais ils ne forment plus la majorité. Les cols bleus diminuent, tandis que les cols blancs augmentent. Mais les jeunes demeurent empêtrés dans des préoccupations qui ne sont plus les leurs. Les plus clairvoyants constatent que leur milieu est en train de devenir

tout autre que celui qu'ont connu leurs pères, qui ont vu naître la machine et mourir l'artisan. Eux-mêmes ont vu naître le phénomène de l'automation, lequel a même supprimé le travail à la chaîne, qui avait supprimé le travail à la main. Ils ont donc raison de croire que le monde du travail s'est avili, et ils n'ont pas envie d'entrer dans un monde aussi peu réjouissant. Si la machine a tué l'artisan, et si l'automation a tué des métiers et mis prématurément fin à des carrières, que reste-t-il ?

L'avenir, certes, ne semble pas très rose. Mais on n'a pas été lent à remarquer que l'automation — spectre inquiétant au départ — a suscité beaucoup plus d'emplois qu'elle n'en a supprimés. Elle a libéré l'homme en abolissant une infinité de travaux serviles, le laissant disponible pour des tâches plus nobles. On a remarqué aussi que l'industrie tertiaire (les services) a bourgeonné d'une façon formidable du fait de la hausse générale du niveau de vie. L'humanité occidentale s'urbanise de plus en plus et, par le fait même, elle requiert de plus en plus de services (éducation, santé, transports, loisirs, etc.). Au seul chapitre du savoir et des loisirs — ce que les Américains appellent *Knowledge and Entertainment* — les perspectives se révèlent incroyables. L'industrie de l'école, de la médecine, des transports, des communications, du spectacle, de la publicité, et de l'administration est en train de créer plus d'emplois que l'industrie primaire et secondaire n'en ont jamais créés. Et la majorité de ces emplois sont assurément beaucoup plus intéressants que ceux qu'offraient l'industrie primaire et secondaire. Ils restituent au travail son caractère humain, et dans bien des cas, son caractère individuel et artisanal.

À cause de la revalorisation du travail qu'assure en bonne partie l'expansion de l'industrie tertiaire au XXIe siècle,

il ne semble pas risqué de prédire que la contestation et les rivalités entre générations ne pourront pas faire autrement qu'aller en s'amenuisant. Entre-temps, les générations sacrifiées de l'époque présente continueront à chercher leur voie dans le noir et à se préparer, en maugréant, à des tâches appelées à disparaître, tôt ou tard.

LA GUERRE À LA PAUVRETÉ

Comme la crise entre générations passera du fait des transformations du milieu, ainsi la rancoeur entre les pauvres et les riches diminuera du fait d'un partage plus équitable de l'abondance, partage qui s'effectuera progressivement et sans doute aussi à l'insu de ceux qui en bénéficieront.

À voir l'ardeur avec laquelle les jeunes Nord-Américains condamnent leur propre société, on dirait que la croissance économique, et l'abondance des biens de consommation qui en découle, sont des fléaux honteux qu'il faut combattre. La naïveté de ceux qui font de pareilles condamnations saute évidemment aux yeux des plus avertis, car la croissance économique et l'abondance qu'elle engendre représentent non une calamité, mais un bienfait inestimable. Même si l'abondance n'a encore profité qu'aux *happy few* du monde nord-américain, le simple fait de son apparition sur ce point du globe représente un énorme progrès. La société d'abondance est loin d'être parfaite, mais son vice n'est pas d'avoir réussi en Amérique du Nord où, en quelques décennies seulement, elle a fait faire à des multitudes de gens plus de progrès économiques et sociaux que dans tous les siècles et toutes les sociétés révolus. Non, le vice de la société d'abondance n'est pas d'avoir réussi, mais plutôt de mettre en évidence, d'une façon brutale, la misère de la grande majorité des hommes sur terre. Certains accusent cette société d'abondance de

mettre trop de temps à s'exporter. D'autres la dénoncent comme un scandale et voudraient l'exterminer. Ces deux attitudes découlent peut-être de préoccupations morales louables, mais elles manquent de réalisme. Il serait absurde de s'acharner à détruire ce qui est bon; vaudrait mieux s'appliquer à corriger ce qui ne l'est pas. La tâche de demain ne consistera sûrement pas à détruire la société d'abondance, mais bien plutôt à l'organiser à l'échelle du monde.

Mais il reste que, pour le moment, la société d'abondance n'existe vraiment qu'en Amérique du Nord, et elle commence à naître dans l'Europe du Marché commun. C'est peu. Pourquoi tarde-t-elle tant à se manifester ailleurs ? Obéirait-elle à quelque obscur instinct d'égoïsme ? Craindrait-elle vraiment de périr en faisant école ?

Notons tout de suite que le retard n'est qu'apparent. Il soulève, bien sûr, l'indignation des jeunes contemporains : des idéalistes aux visées généreuses, mais qui regardent le monde d'un oeil encore trop traditionnaliste. L'histoire ne voit pas les choses du même oeil, et elle ne manquera pas de noter la rapidité avec laquelle la société d'abondance s'est implantée en Amérique du Nord, avant de se mettre à essaimer en tous sens. Le processus de propagation hors d'Amérique ne fait que s'amorcer, mais il est irréversible. Il n'a jamais cessé de s'intensifier en Amérique même, et il ne peut faire autrement que de continuer à se développer en ce sens, car comme dirait Monsieur de La Palice : le phénomène de la croissance ne peut se maintenir qu'à condition de croître, et pour que croisse l'abondance, il faut que se multiplient sans cesse les consommateurs. Si le nombre des consommateurs allait rester le même trop longtemps, l'abondance atteindrait fatalement un point de saturation, et elle s'épuiserait. Or, le phénomène de la croissance semble pro-

mis à un grand avenir sur une planète où la grande majorité des hommes n'arrive pas encore à se nourrir convenablement.

C'est un fait que, jusqu'ici, la croissance économique a paru vouloir n'être qu'un phénomène vertical. Ce phénomène a eu tendance à ne se manifester que sur un seul point du globe. Mais la croissance économique et l'abondance des biens de consommation sont appelées, de par leur nature même, à devenir un phénomène horizontal, sinon, elles risquent de dépérir. En d'autres termes, la croissance et l'abondance se doivent d'émigrer en Amérique latine, en Afrique, en Europe centrale et en Asie si elles entendent perdurer dans les régions où elles ont vu le jour.

Le cycle de l'abondance se boucle comme suit : c'est la technologie et l'automation qui rendent possible la grande production. La grande production engendre l'abondance; l'abondance appelle la grande consommation, et la grande consommation nécessite la participation du plus grand nombre possible d'individus à l'activité économique. Or, plus les masses participent à l'activité économique, plus s'accroît leur niveau de vie; et plus s'accroît leur niveau de vie, plus s'intensifie la consommation des biens de production. Enfin, plus les biens de production s'épuisent vite, plus la technologie et l'automation doivent se développer.

C'est bien là le cercle vicieux d'un matérialisme asséchant, disent ceux qui ne voient que la surface des choses. Assurément, faut-il leur répondre. Mais la matière, chez l'animal humain, a toujours eu préséance sur l'esprit. Elle a constitué et continue de constituer pour lui une priorité. Durant des millénaires, elle n'a été qu'inerte et avilissante. Dans la société d'abondance, et grâce à la technologie qui supprime l'effort vil et épuisant, elle a considérablement

perdu le caractère méprisable que lui ont attribué les philosophes et les littérateurs.

ENRICHIR LE TIERS MONDE

Ce que la société d'abondance tente d'apporter à la majorité, en Amérique du Nord, elle devra, tôt ou tard, en venir à l'apporter aussi aux pays actuellement en voie de développement, car encore un coup, il semble qu'une fois en marche, le mécanisme de la société d'abondance peut difficilement s'arrêter. Comme la loi de la pesanteur veut que les corps soient attirés vers un pôle d'attraction situé au centre de la terre, de même la loi de l'abondance consiste à croître jusqu'au point de saturation et, théoriquement, ce point de saturation ne serait atteint que dans l'hypothèse où la totalité des communautés humaines auraient accédé aux bienfaits de cette société-là. Comme diraient les Américains : *the sky is the limit.*

Bien sûr, la société d'abondance ne s'établira pas du jour au lendemain et sans heurt dans les régions du Tiers monde. Sur le plan économique et social, il ne faut pas oublier que ce monde-là en est encore aux tâches du XIXe siècle. Il aura, lui aussi, à se soumettre au processus d'urbanisation. Il devra, lui aussi, faire sa révolution industrielle avant de participer pour de bon à la société d'abondance. Il se pourrait bien que sa révolution se fasse plus rapidement, et, par le fait même, provoque des malaises encore pires que ceux qu'a connus la société nord-américaine. Ce sera probablement la tâche des sociétés évoluées d'aider le plus possible le Tiers monde à franchir, sans trop d'à-coups, les étapes difficiles de son évolution, et à accepter les changements précipités qui l'attendent.

Des moralistes affirment que les privilégiés ne forment que 20 pour cent de l'humanité, alors que les déshérités en forment 80 pour cent, ce qui est exact. Mais ils ajoutent que ces 20 pour cent vivent aux dépens des autres 80 pour cent, ce qui ne l'est pas. Autrement dit, ces moralistes entendent démontrer que l'abondance de la minorité est faite des privations de la majorité, et en conséquence, ils en viennent à la conclusion qu'une humanité composée d'une majorité qui se prive est un scandale, et que le système qui tolère un pareil scandale doit être détruit. Ici encore, un souci excessif de morale amène les critiques à faire fi des faits. On peut s'attirer des applaudissements faciles en affirmant, sans nuances, que l'abondance des uns est faite de la privation des autres. On peut faire vibrer des auditoires en affirmant péremptoirement que les pays riches s'enrichissent en écumant les ressources naturelles des pays pauvres. Mais c'est là schématiser un peu fort. Il importe d'examiner d'un peu plus près ces sortes d'affirmations.

On ne peut facilement établir de parallèle entre l'intérêt des pays pauvres et celui des pays riches. La pitance du riche fait souvent la fortune du miséreux. Ainsi, les ressources naturelles des pays pauvres, même vendues à des prix dérisoires, sont plus profitables que si elles demeuraient enfouies sous terre. Un pays pauvre n'a pas les moyens d'acheter les richesses produites avec les ressources naturelles qu'il vend, mais il lui est plus profitable de vendre, même à vil prix, des richesses qui, autrement, resteraient sur place et ne rapporteraient rien du tout. À quoi bon des richesses minérales ou pétrolières si l'on n'a pas les moyens de les extraire des entrailles de la terre ? Le pays le plus sous-développé serait, en somme, celui qui n'aurait jamais été exploité par les pays riches; celui à qui personne jamais n'aurait rien acheté — même à vil prix.

À la lumière de ce qui précède, on devine que l'aide au Tiers monde ne pourra pas maintenir longtemps ses structures actuelles. Tout en augmentant l'assistance financière, il faudra songer à des initiatives plus directes et plus efficaces. Par bonheur, la transformation est déjà amorcée. On commence à voir que c'est le savoir-faire — *know how* — bien plus que des fonds qu'il importe de fournir au Tiers monde. On commence à comprendre également que ce n'est pas par charité que la société d'abondance doit aider ce monde-là, mais bien plutôt par intérêt, mais cette fois, un intérêt mieux compris puisque, encore une fois, la société d'abondance a besoin de nouveaux champs de développement. La société d'abondance ne se sauvera pas seule; elle ne pourra croître indéfiniment en vase clos, et pour croître conformément à sa loi, elle a besoin de la participation d'un nombre de plus en plus grand de pays. En d'autres termes, l'intérêt de la société d'abondance est de voir se multiplier les pays libérés du sous-développement, voilà pourquoi ses entreprises d'aide à l'étranger doivent se dépouiller du caractère marginal et parcimonieux qu'elles ont actuellement pour devenir l'un des services essentiels, comme la publicité est devenue un service essentiel de la grande production. La grande production ne lésine guère lorsqu'il s'agit de publicité, puisque c'est ce qui lui attire de nouveaux clients. De même, la société d'abondance ne doit pas lésiner sur l'aide aux pays en développement puisque ces pays sont appelés à devenir des partenaires dans un société d'abondance dont l'expansion à l'échelle du monde est devenue une condition de survie. L'abondance est devenue l'un des plus importants produits qu'ait à exporter le capitalisme. Il faut l'annoncer ce produit, et le meilleur moyen de l'annoncer, c'est d'intensifier l'aide à l'étanger, mais selon des méthodes nouvelles.

Sans céder au cynisme, on peut reconnaître que les

grandes entreprises et les grands gouvernements n'ont pas été institués pour distribuer les richesses à droite et à gauche, et ce, dans un esprit purement évangélique. Au contraire, l'expérience démontre qu'ils n'ont jamais recherché que leurs intérêts et leurs profits, et c'est normal. Ils ne dérogeront certes pas à cet usage établi. Mais on peut prévoir qu'en persistant à rechercher leur profit — même à long terme — ils vont continuer, par une étrange loi des compensations, à mousser le développement et le bien-être des pays sous-développés. Ils ne le feront pas, certes, par esprit de charité, mais parce qu'il importe que les sous-développés accèdent, eux aussi, à l'abondance et deviennent, par le fait même, de bons clients, plutôt que de demeurer d'éternels débiteurs insolvables.

Pourquoi ne pas se permettre, ici, une petite digression ?

Ce qui apparaît d'abord comme un mal se révèle souvent, par la suite, comme étant un excellent agent du bien. La société capitaliste est égocentrique, mais elle est techniquement efficace, parce qu'elle laisse l'individu à son initiative personnelle; elle le force à se débattre dans un contexte de concurrence et de profits.

La société socialiste se montre infiniment plus altruiste, mais elle se révèle techniquement moins efficace parce qu'elle croit qu'il est possible de participer à l'activité économique d'une société sans qu'intervienne le stimulant du profit.

L'égocentrisme et l'appât du gain se révèlent donc des maux capitalistes qui ont, en définitive, engendré la société d'abondance. L'altruisme et la générosité sont des vertus socialistes qui n'ont pas encore engendré l'abondance dans le sens que l'entend le capitalisme. Sans doute, la société socialiste est plus jeune que la société capitaliste, et il se peut qu'avec le temps, elle produise, elle aussi, des fruits inattendus. Mais il est à prévoir — et le processus est déjà en

marche — que le socialisme devra s'injecter des techniques capitalistes pour devenir plus efficace, cependant que le capitalisme devra continuer de s'injecter des formules socialistes pour s'humaniser. Le socialisme contribuera, sans doute, à éveiller une bonne partie du Tiers monde aux réalités nouvelles, mais c'est peut-être le capitalisme qui sera le mieux en mesure de l'aider à brûler les étapes.

Nous avons vu ce qu'il en était des divisions qu'on déplore actuellement entre les jeunes et les adultes dans la société occidentale, ainsi que des divisions âpres qui opposent les riches aux pauvres dans les divers pays du monde, et le décalage que marque le Tiers monde par rapport à la société d'abondance. Reste à voir ce qu'il en est des antagonismes Est-Ouest.

RÉCONCILIATION EST-OUEST

Les divisions et dissensions vont également continuer de décroître entre le capitalisme et le socialisme. L'ère de la coexistence pacifique bat déjà fébrilement son plein. Il ne s'agit encore que d'un équilibre de la terreur, mais cet équilibre contribue à acheminer l'homme vers une conception planétaire de la paix, de la politique et du commerce. Bien sûr, l'unité de la planète ne se réalisera pas demain; il existe cent vingt-cinq États souverains dans le monde, par conséquent autant de risques d'accrochages plus ou moins graves. Mais il reste que les moyens modernes de communication ont incontestablement rapproché les humains, lesquels se sentent désormais plus solidaires du tout que de la partie. Un rêve vieux comme l'Occident est en voie de se réaliser. "On demandait à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas, d'Athènes, mais du monde." (Montaigne I, 25) On ne peut nier que plusieurs se sentent désormais dans les dispositions de

Socrate par rapport au monde. Ils sentent qu'ils doivent désormais plus à la planète qu'au petit coin de terre où les circonstances ont voulu qu'ils naissent.

L'ère de la décolonisation qui vient de s'achever avait créé maintes situations favorables à la montée de la fièvre nationaliste; il se peut maintenant que les impératifs de la coexistence contribuent à l'apaiser, sinon à l'éteindre complètement. En tout cas, il semble indéniable que l'homme va se trouver dans l'obligation de se comporter en citoyen du monde, ou courir le risque d'un anéantissement certain. Vivre en citoyen du monde, cela ne veut pas dire renoncer à ses innéités et fouler aux pieds tout sentiment patriotique, mais c'est assurément mettre la pédale douce aux instincts nationalistes. Ce citoyen du monde qu'a voulu être Romain Gary a eu un jour une formule heureuse : "Le patriotisme, dit-il, c'est l'amour des siens, et le nationalisme c'est la haine des autres." Puisse la coexistence qu'impose désormais l'équilibre de la terreur amener progressivement l'homme à cultiver davantage cet amour, et à se méfier de la haine.

Il va sans dire que les nationalismes vont mettre encore un bon moment à s'apaiser, notamment aux États-Unis, en Afrique, au Proche-Orient et en Asie où subsistent de nombreux risques de frictions raciales. Mais ces haines, héritées de l'époque coloniale, ne pourront pas sévir indéfiniment. Un jour viendra où les activistes devront bien se rendre à l'évidence que leur haine ne sert qu'à ceux qui croient que la guerre est profitable. Aujourd'hui plus que jamais, on est en mesure de constater que, si la guerre profite à une clique, elle irrite ceux qui en souffrent ou qui n'en profitent pas, c'est-à-dire, la grande majorité. La guerre du Viêt-Nam aura contribué à rétablir certains faits à cet égard. On sait que quelque cinquante grandes entreprises américaines ont profi-

té de nombreux et plantureux contrats de guerre, ce qui a provoqué la jalousie et l'envie de plusieurs centaines d'autres entreprises qui, elles, n'ont obtenu aucun contrat, sans compter l'énorme malaise que cette malheureuse aventure a créé dans toute la République. Non, les guerres faites ou encouragées dans le but de favoriser le triomphe d'un nationalisme sur un autre ne paient vraiment pas. Il se peut même qu'elles deviennent indéfendables aux yeux d'une opinion publique plus éclairée.

L'optimisme est mal porté de nos jours. Les prophètes de malheur font plus sérieux que les illuminés qui annoncent des bonnes nouvelles. Au risque d'avoir l'air d'un de ces illuminés-là, j'ose croire que le monde de demain sera meilleur. J'ose le croire parce que, somme toute, le monde d'aujourd'hui — quoi qu'on dise — se révèle meilleur que celui d'hier, lequel croulait de toute part, mais il ne se trouvait personne — ou presque — pour s'en apercevoir. Aujourd'hui, tout le monde crie "Au feu !", et chacun s'affaire à aller quérir de l'eau. C'est merveilleux. Tous ces gens en état d'alerte attestent qu'il n'y a plus rien à craindre; le danger est passé.

Ainsi donc, j'ose croire que le monde de demain sera meilleur. Il sera meilleur non, certes, parce que l'homme aura changé, ou parce qu'il sera lui-même meilleur, mais parce que socialement, politiquement et économiquement il se trouvera dans l'impossibilité d'être méchant. Les guerres, le colonialisme sous toutes ses formes, l'exploitation des faibles par les forts, tout cela ne résistera plus à l'examen constant et inexorable de l'oeil (électronique) du peuple, c'est-à-dire la grande information télévisuelle. Les nations devront désormais voir à bien se tenir.

Si cette façon de voir s'avère juste, on peut croire que le XXIe siècle évoluera sous le signe de la réconciliation. Ré-

conciliation ou, du moins, meilleure compréhension entre générations, décalages moins insolents entre riches et pauvres, beaucoup moins d'aigreur entre patrons et ouvriers, capitalisme et socialisme, hommes blancs et hommes de couleur, l'Est et l'Ouest. Cette dernière réconciliation pourrait fort bien s'opérer avec Pékin comme plaque tournante. En effet, on commence à se rendre compte que Pékin n'entend se brouiller entièrement ni avec Moscou ni avec Washington, flairant les avantages à retirer des divisions éventuelles qui pourraient affaiblir les deux blocs. Par ailleurs, ni Moscou ni Washington n'entendent s'aliéner irrémédiablement Pékin, flairant aussi les avantages à retirer des frictions éventuelles à l'un ou l'autre des coins du triangle. L'équilibre des forces semble pour le moment parfait à cet échelon supérieur des relations internationales.

Le grand défi de l'avenir pour les États-Unis et l'Union soviétique ne consistera plus à éviter un affrontement armé, mais bien plutôt à développer davantage leurs techniques et leurs bureaucraties sans encourir les foudres des masses qui chercheront sans doute, au cours des prochaines années, à se révolter contre ces deux pivots de la société d'abondance. Pour Pékin, le défi va consister à rendre plus concrètes les promesses de la révolution, et à se résoudre à assumer pacifiquement avec le Japon une partie du leadership en Asie, dans un esprit de collaboration avec l'Ouest.

PROFIL DU XXIe SIÈCLE

Siècle dynamique mais dissolvant, le XXe siècle se sera distingué des autres surtout par le culte qu'il a voué à la quantité, et par sa tendance à n'attacher de prix qu'au concret et au matériel. Il a inventé et perfectionné des techniques *(technology,* comme disent les Américains), et d'innom-

brables gadgets; il a mis en place les dispositifs hydrauliques, électriques, atomiques et nucléaires nécessaires au fonctionnement des nombreuses et puissantes machines-outils qu'il a inventées; il a aboli les distances en multipliant le nombre des automobiles, des autoroutes et des grandes lignes d'aviation ; il a rapproché tous les hommes de la planète en perfectionnant les techniques de télégraphie, de téléphonie, d'enregistrement sur disques ou sur ruban magnétique, de radio et de télévision.

Le XXe siècle peut se vanter d'avoir apprivoisé le monde physique à un degré sans précédent dans l'histoire. Il a multiplié à l'infini la puissance des outils qui prolongent l'énergie et l'intelligence humaines, mais il a négligé de cultiver les vertus susceptibles d'apporter ce "supplément d'âme" dont parle Bergson, et qui se révèlent indispensables à la maîtrise des inventions nouvelles. En d'autres termes, il a vénéré Prométhée, mais négligé Apollon; il a inventé des instruments merveilleux dont il n'a pas su se servir; il a perfectionné le contenant, mais s'est montré peu apte à apprécier le contenu; il n'a pas connu l'ivresse, n'ayant eu cure que des flacons.

En conséquence de ces sérieuses lacunes, le XXe siècle a produit plusieurs millionnaires désinvoltes et sans culture, bâtisseurs de chemins de fer ou aventuriers des "ruées vers l'or" jaune ou noir. Siècle des grandes mutations, il a connu de grandes révolutions et de grandes migrations (notamment vers les grands centres urbains du globe). En quelques années plusieurs villes en Amérique et en Europe ont pris des proportions démesurées.

Entre-temps, s'accentuait le phénomène d'accroissement de la population mondiale, grâce aux nouvelles techniques de nutrition qui assurent un partage plus équitable de calories et de protéines du fait du perfectionnement des transports

de vivres frais, congelés ou en conserves, du fait aussi des progrès extraordinaires de la médecine, progrès qui ont augmenté considérablement ce que les statisticiens appellent "le taux d'espérance de vie".

Tel apparait, en gros, l'actif du XXe siècle.

Au passif, il faut d'abord inscrire le fait que ce siècle a laissé couler beaucoup de sang avant de renoncer au colonialisme prédateur hérité du XIXe siècle. Il faut ensuite inscrire et souligner la tendance qu'a eue ce siècle de juger méprisable et sans intérêt à peu près tout ce qui l'a précédé. Bien sûr, tous les siècles ont eu tendance à se croire uniques et incomparables, mais celui qui nous apparaît déjà comme révolu aura poussé jusqu'à l'absurde cette tendance égocentrique.

Siècle du rejet, le XXe passera pour avoir jeté l'anathème sur le passé. Siècle enclin au cynisme, il n'aura eu que des égards apitoyés pour les traditions de toutes sortes dans lesquelles il n'a su voir que du folklore. Il a laissé s'accréditer des préjugés et des opinions fantaisistes qui ont fini par constituer une menace pour la famille en tant qu'institution. Enfin, ce siècle aura eu tendance à considérer la science comme l'adversaire de la théologie et, en conséquence, se sera ingénié à minimiser le concept de Dieu tel que transmis par la religion judéo-chrétienne, mettant, par ailleurs, une ardeur presque prosélytique à exalter l'agnosticisme ou le nihilisme en guise d'antidote contre un instinct profond joyeusement qualifié d'"opium du peuple".

Que sera le XXIe siècle ?

Une équipe de chercheurs américains faisait paraître, il y a trois ans, dans le journal de l'Académie américaine des arts et des sciences, les résultats d'une enquête intitulée :

Toward the Year 2 000 : Work in Progress [1]

Ce travail comprend tout près de quarante textes denses rédigés par quelques-uns des meilleurs spécialistes américains et européens de l'heure en matière de prévision et de prospection. On ne saurait, en quelques lignes, résumer cette matière qui remplit 350 pages. Qu'il suffise ici d'énumérer, très sommairement — et en style télégraphique — quelques-unes des prédictions faites par ces spécialistes et qui sont susceptibles de se réaliser en l'an 2 000.

- déclin de la religion et de la famille; les liens familiaux vont perdre de leur importance;
- il faudra être de plus en plus civilisé pour s'endurer;
- l'ordinateur sera le professeur individuel de l'enfant (comme anciennement le tuteur);
- l'étude deviendra (peut-être) un mode de vie pour tous; un prolongement de l'école;
- ne travailleront que ceux qui recherchent le pouvoir, la richesse ou la connaissance;
- ce sera la civilisation des loisirs : une proportion de plus en plus grande de la main-d'oeuvre sera affectée aux services et à l'industrie du spectacle et des distractions *(entertainment)*;
- le monde sera plus peuplé et plus mobile (ce qui rendra l'intimité de plus en plus difficile);
- la population augmentant sans cesse, la vie ira se prolongeant. Il y aura de plus en plus de vieillards;

1) En collaboration — In Daedalus, Vol. 96, No 3 Summer 1967 — Harvard University, Massachusetts.

- il faudra peut-être payer l'air qu'on respire (comme on paye désormais l'eau qu'on boit);
- les États-Unis compteront 120 millions d'automobiles;
- de sérieux problèmes de stationnement vont se poser. Va également se poser le problème de la destruction des rebuts et des déchets.

Quand on sait que ces prédictions découlent de conjectures rassemblées par des personnalités comme Daniel Bell, Herman Kahn, Wassily Leontief, Margaret Mead, Daniel Moynihan, David Riesman, Eugene Rostov et nombre d'autres esprits de même calibre, la prudence s'impose avant d'en hasarder d'autres de son cru.

Les transformations qu'apporteront les ordinateurs aux relations humaines, dans des secteurs comme l'enseignement et surtout les loisirs, se produiront fort probablement de la manière qu'indiquent les savants qui ont participé à cette enquête. Mais on peut se demander toutefois si le défaitisme dont ils font preuve lorsqu'ils annoncent le déclin de la famille et de la religion ne découle pas trop des craintes qu'inspire le chaos (transitoire) actuel. Les masochistes et les défaitistes qui semblent se complaire de nos jours à broyer du noir et à prédire les pires catastrophes n'auront qu'un temps. Ils passeront comme ont passé les romantiques, ces rêveurs larmoyants du XIXe siècle qui se complaisaient dans le sombre et le tragique.

Quand la vogue des *enragés* aura passé, il est fort probable que les hommes de demain redécouvriront l'antique sagesse de Lao Tseu qui enseignait la futilité de changer un monde qui appartient en définitive à ceux qui n'essayent pas de le posséder ou de le conduire selon leurs idées. "Le monde, disait-il, est conquis par ceux qui le laissent aller." Il est

également probable que l'homme de demain redécouvrira que l'amour est encore préférable à la haine, et que rien n'est plus stupide que de s'empoisonner constamment l'existence. Déjà, les jeunes recommencent à balbutier une consigne vieille comme le christianisme : *make love, not war.*

Pourquoi s'interdire de voir des motifs d'optimisme dans certains des indices brièvement signalés dans les chapitres précédents ? Pourquoi ne pas croire que le XXIe siècle voudra différer du XXe, mais en mieux ?

En tout cas, tout porte à croire que le XXIe siècle ne ressemblera pas au XXe. Les jeunes des deux ou trois dernières générations ont donné trop de preuves de leur détermination de ne pas ressembler à ceux qui ont présidé aux destinées de ce siècle-là. En conséquence, il se pourrait bien que les générations futures se montrent plus attentives au spirituel et qu'elles tentent de rapprocher la science et la théologie, contribuant ainsi à provoquer une réconciliation entre ce qu'on a appelé les *classiques* et les *scientifiques.*

Il est aussi à prévoir que les générations ascendantes — déçues d'avoir grandi dans un monde trop mou — voudront revenir à des disciplines et des traditions éprouvées. Elles rétabliront peut-être même un certain culte de l'autorité, car s'il est vrai qu'un XXe siècle *matriste* a oscillé vers l'amoralisme, l'athéisme et la libre pensée, il se pourrait maintenant que le XXIe siècle revienne à des tendances plus *patristes,* et oscille vers un souci mieux articulé de la morale, voire vers l'autoritarisme.

Comme le XXIe siècle aura, par ailleurs, tout intérêt à se faire *le siècle de la réconciliation* sur le plan social et politique, il est possible que, sur le plan individuel, les générations nouvelles apprendront, plus vite que leurs aînés, l'art

de ne pas vivre en sauvage. En tout cas, les nouvelles techniques de transport, de même que les nouvelles formules d'aménagement urbain leur permettront de fuir les grandes villes et de retourner vers la nature et la paix des campagnes. Plus altruiste, et ayant beaucoup voyagé, le citoyen du XXIe siècle se préoccupera peut-être encore plus de l'autre, c'est-à-dire le voisin, le compatriote, l'étranger et même le miséreux perdu dans les steppes d'Asie et d'Afrique, et c'est probablement ainsi qu'au colonialisme prédateur succédera un colonialisme du savoir-faire plus bienveillant et plus constructif, en ce sens qu'on s'efforcera davantage de procurer au Tiers monde des techniciens-missionnaires, plutôt que des aumônes chiches et intéressées. Ainsi, le XXe siècle aura créé l'abondance, mais il appartiendra au XXIe d'apprendre à en jouir, et surtout, à partager avec un nombre toujours plus grand d'hommes et de pays.

Pourquoi aussi s'interdire de penser que l'homme du XXIe siècle saura, mieux que celui du XXe, se servir des bienfaits de la technique ? Il consacrera vraisemblablement plus de temps à vivre, attachant désormais plus de prix au genre de vie qu'au niveau de vie. Il faudra encore travailler, bien sûr, mais une majorité croissante de gens ne voudront plus travailler que pour profiter d'un week-end qui durera désormais trois jours, ainsi que de vacances plus longues. L'utilisation de l'automobile finira probablement par être réglementée. On ne prendra la voiture que pour les grandes sorties de fin de semaine et des vacances, et les transports en commun se révéleront bien plus commodes et plus agréables pour les déplacements ordinaires au sein de la communauté urbaine. Plus mobile et mieux logé, l'homme de demain apprendra à apprécier l'intimité du foyer, lequel se trouvera de plus en plus à l'écart des grands centres d'affaires qui ne seront fréquentés qu'aux jours ouvrables. Ce sera probable-

ment le siècle du hobby. Les hommes aimeront un home où l'on aura appris à mieux manger et à mieux boire, grâce aux femmes qui — espérons-le — finiront par comprendre que c'est à elles surtout qu'incombe la tâche d'organiser le mieux-vivre. C'est leur féminité retrouvée et assumée qui redonnera au foyer sa chaleur et sa puissance d'attraction. L'Amérique du Nord a mal à la famille. C'est de femmes de maison qu'elle a le plus besoin. Quand les femmes, en plus grand nombre, comprendront qu'elles peuvent aussi s'épanouir au foyer, ce jour-là, la famille nord-américaine pourra reprendre espoir.

Si ces propos semblent utopiques, c'est qu'on a oublié que la société a toujours été dirigée par la minorité de ceux qui ont aspiré au pouvoir, à la richesse ou à la connaissance. Ce sont toujours les plus forts, les plus brillants et les plus habiles qui parviennent aux sommets. Il en a toujours été et il en sera toujours ainsi. Il semble qu'au XXe siècle on ait été quelque peu porté à croire que tout le monde se devait d'avoir de pareilles ambitions, et c'est sans doute ce qui explique l'expansion phénoménale de tous les secteurs de l'enseignement, et ce, en dépit du fait qu'une grande majorité de jeunes ne sont pas faits pour l'étude. Le XXIe siècle corrigera peut-être cette situation, car la majorité des hommes n'aspirent ni au pouvoir, ni aux grandes richesses, ni à la connaissance. Il se pourrait donc que l'école et l'université de demain n'aient pas l'importance qu'on leur reconnaît aujourd'hui, car, au pouvoir, à la richesse et à la connaissance, les générations issues des jeunes d'aujourd'hui vont probablement préférer le *carpe diem,* la bonne vie. Ils s'arrangeront sans doute pour gagner juste ce qu'il faut pour se la couler plus douce.

Cette vision de l'avenir, dira-t-on, possède toutes les caractéristiques de la médiocrité parfaite. C'est exact. Mais

il ne faut pas oublier que l'homme moyen a toujours été astreint à se contenter de la médiocrité : cette condition dans laquelle selon la sagesse réside la vertu. La médiocrité est le prix que la multitude doit payer pour jouir du confort de l'anonymat et de l'irresponsabilité. Mais il se pourrait bien que la médiocrité de demain se révélât infiniment moins grise et de beaucoup plus enrichissante que celle des siècles passés, du fait du développement des arts d'agrément, et du fait aussi des possibilités plus grandes et plus nombreuses de se déplacer et de voir le monde.

L'homme du XXIe siècle en viendra probablement à établir — et c'est le voeu qu'on peut former en terminant — une sorte d'oecuménisme planétaire qui sera fait, d'une part, d'un optimisme (dynamique) judéo-chrétien qui se reflétera dans les arts, le mode de vie et certaines valeurs fondamentales, et d'autre part, de l'américanisation progressive du monde, en vue de l'élimination éventuelle des barrières sociales et de l'uniformisation des idéaux et des besoins. L'anglais deviendra la langue la plus universellement répandue, et les notions de nation et de religion ne seront plus les mêmes. Les vieillards prendront conscience de leur nombre croissant et apprendront — espérons-le — à se gagner le respect et la vénération que leur accordent les civilisations orientales.

Le XXIe siècle est commencé. Il appartient aux générations montantes d'en faire l'expression d'une civilisation dynamique et rajeunie.

Montréal, le 10 octobre 1970

126

TABLE DES MATIÈRES

Du même auteur

THÉÂTRE

Le Combat des élus (allégorie en trois tableaux) Editions du Nouvelliste, Trois-Rivières, 1950.

Clarella (épisode de la vie de sainte Claire d'Assise), Editions des Compagnons, Trois-Rivières, 1952.

L'Escroc prodigue (téléthéâtre — CBFT) 1957.

Les Oiseaux de nuit (téléthéâtre — CBFT) 1959.

ROMANS

Le Diable par la queue, Cercle du Livre de France, Montréal, 1957.

Un Soir d'hiver, Cercle du Livre de France, Montréal, 1963.

d'Iberville (album pour enfants), Editions Leméac, Montréal, 1967.

d'Iberville (reconstitution historique), Editions du Jour et de Radio-Canada, Montréal, 1968.

ESSAIS

Escales au bout du monde, récit de voyage, Montréal 1961.

Faillite de l'Occident ou *Le Complexe d'Alexandre,* Editions du Jour, Montréal, 1963.

Le Calepin du diable, fables et aphorismes, Editions du Jour, Montréal, 1965.

La Jungle du journalisme, Editions Lidec Inc., Montréal, 1967.

Le Canada ou l'éternel commencement, Editions Casterman, Tournai, Belgique, 1967.

Lettre aux nationalistes québécois, Editions du Jour, Montréal, 1969.

Achevé d'imprimer
en janvier mil neuf cent soixante et onze
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée,
St-Justin — Montréal, Qué.

128

Achevé d'imprimer
en janvier mil neuf cent soixante et onze
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée,
St-Justin — Montréal, Qué.

130

Dans cet ouvrage, l'auteur tente de découvrir, à travers les aspirations et les attitudes de la jeunesse contemporaine, ce que sera le monde de demain, et son diagnostic est plus optimiste que pessimiste.

Après les décennies troublées qu'elle traverse présentement, il est à prévoir que la société nord-américaine connaîtra une ère de sérénité où le mieux-vivre l'emportera sur le niveau de vie, préoccupation harassante des générations présentes.

$2.50